

GUY PEETERS

*MES RENCONTRES
AVEC
HENRI GUILLEMIN*

TEXTES REUNIS EN MARS 2005



Sur l'escalier du Terrier (La Cour des Bois, octobre 1977)

EN MARGE DES CONFÉRENCES D'HENRI GUILLEMIN A SPA

L'académicien Bertrand Poirot-Delpech, écrivait dans *Le Monde* du 1^{er} janvier 2003 : « *En 1903 naissent Radiguet, Queneau, Georges Simenon, Henri Guillemin. À divers titres, le siècle commençant portera la marque de chacun d'eux.* »¹ Paradoxalement, malgré cette reconnaissance assez solennelle, il a été peu, très peu question du centenaire de la naissance d'Henri Guillemin. Silence complet le 19 mars, date de l'anniversaire.



Sans doute, l'irrespect de Guillemin à l'égard de l'establishment, ses frondes perpétuelles contre les idées sociales reçues, son parti-pris d'indépendance expliquent-ils le mutisme relatif qui entoure l'événement, tant en Belgique et en Suisse (où il a donné la plupart de ses conférences) que dans son propre pays². La France, sa patrie, l'a boudé, vivant ; elle semble le nier, disparu. Preuve, ce lapsus : en février dernier, le site officiel des « Célébrations nationales de France 2003 », géré par les Archives nationales, annonçait, dans une annexe toute « régionale », quelques manifestations en Bourgogne, à l'occasion du centième anniversaire du **décès** d'Henri Guillemin...³ Mort-né, en somme ; inexistant. À Mâcon, ses amis n'ont pas même obtenu l'autorisation d'apposer une plaque commémorative sur sa maison natale. Ils n'ont pu que protester silencieusement devant le 57 de la rue Lacretable, habité aujourd'hui par MM. Perdrix et Coupechoux. C'est un prêtre-ouvrier⁴ qui a « scotché » sur la porte une rose et une notice biographique de Maurice Maringue, *La passion de la vérité*⁵.

Déjà en 1978, François Mitterrand avait noté l'ostracisme dont était frappé l'écrivain : Guillemin, écrivait-il, est « *tenu en lisière par les Académies, ignoré par les ondes officielles parce qu'il écrit avec l'encre de la passion, parce qu'il aime confondre les idées reçues et redresser les torts de l'Histoire.* »⁶

Évidemment, ce n'était pas là une attitude convenable pour « réussir » une carrière. Et Guillemin ne l'ignorait pas. À Spa, en 1976, il m'avait dit en souriant : « *Un type qui veut arriver à être... inspecteur dans l'enseignement, par exemple, ne fera jamais l'erreur de parler de Jean-Jacques Rousseau comme j'en ai parlé moi. Mais j'étais un homme libre, grâce à la chance que j'ai eue de n'avoir jamais aucune ambition : je ne désirais ni l'Académie, ni un fauteuil, ni un prix... J'ai dit ce que je voulais dire, en sachant*

¹ *Le Monde* du 1^{er} janvier 2003.

² À ce jour, seule la chaîne belge, «La Deux», a rediffusé dans son émission Archives du 14 décembre 2002 et du 3 mai 2003, deux conférences dans lesquelles Henri Guillemin retrace sa jeunesse et sa carrière professorale et diplomatique.

³ L'association « Présence d'Henri Guillemin » [<http://pro.wanadoo.fr/ecrivains-francophones.com/association.html>]. que j'avais contactée, a fait aussitôt rectifier l'information..

⁴ Le père Cayot, aumônier de l'asile de nuit et de l'Œuvre de la jeunesse.

⁵ V. l'article du *Journal de Saône et Loire* du 8 mars 2003.

⁶ François Mitterrand, *L'Abeille et l'Architecte*, Flammarion, 1978, p. 22.

*très bien que je me portais tort, pour une carrière mondaine. Mais cette carrière-là ne m'attirait en rien, et je n'avais aucun sacrifice à faire... »*⁷

Un carriériste littéraire se doit de respecter certaines choses. Or, Guillemin parlait de manière inconvenante des décorations qu'il qualifiait de « *gadgets* » ou de « *bidules* »⁸ Il avouait sa détestation du « parisianisme » et, à l'égard de l'Académie française, il partageait la conviction sacrilège de Bernanos: « *Il y a des vérités qu'on ne saurait dire, ni même écrire, en habit de carnaval.* »⁹ Et puis, ajoutait-il à ce même propos, « *vous me voyez, le dos rond, solliciteur, mendiant la voix d'un Gaxotte, d'un Thierry Maulnier, d'un Druon ? Inconcevable !* »¹⁰ Autant de péchés mortels aux yeux des thuriféraires de la culture officielle. Jamais, à la différence d'Alain Decaux, pareil individu ne revêtirait l'habit vert ou celui de ministre de la Culture.

Face à l'ordre social établi, Henri Guillemin se montrait tout aussi impossible. On ne sort pas indemne de la lecture des *Misérables* quand on a quinze ans. « *L'ordre à l'état flagrant, écrivait Hugo, (...) me semble à moi, songeur, fort semblable au désordre.* »¹¹ Et puis, après Victor Hugo, pour parfaire son éducation, Guillemin s'était lié d'amitié avec Marc Sangnier¹², le fondateur de l'ex-Sillon, condamné en 1910 par le pape Pie X, parce que son idéologie opposait les classes sociales « *voulues par Dieu* ». Sangnier s'était incliné, mais il avait rebaptisé son mouvement, désormais exclusivement politique pour éviter les foudres de Rome, « La Jeune République ». La doctrine restait la même : le « catholicisme social ». Et Henri Guillemin, étudiant à l'École Normale Supérieure, était devenu le secrétaire de Sangnier en 1923. Il contracterait là une aversion inapaisable pour les inéquités et pour les injustices sur lesquelles est fondée la Société.

Inapaisable, en effet. En 1986 —Guillemin avait 83 ans—, dans une lettre que je lui adressais, j'avais glissé deux mots à propos des mouvements sociaux qui agitaient alors la Belgique. Adhésion totale à ma colère, avec, en prime, une anecdote contemporaine : « *Détail sordide : lettre de mon ancienne "secrétaire" pour la Belgique, Mme G. de M., si fière d'être dans l'annuaire de la High Life en Belgique. Catholique intégriste et monarchiste passionnée, elle est "indignée" par les « désordres » sociaux en Belgique. Et, avec une inconscience qui tient du prodige, me parlant de ses filles (elle a passé 80 ans), elle me dit paisiblement que l'aînée sera "tout l'été, en Méditerranée, sur son yacht". Car son mari n'a jamais eu aucun emploi ; inutile : ses vastes rentes suffisent à sa vie princière. Énorme, non ?* »¹³

Ses convictions —l'orientation-même de l'ensemble de son œuvre qui compte quatre-vingt titres— tient dans une question qu'il s'est posée jusqu'à son dernier souffle : « *Peut-on vivre sans une idée précise de ce qu'est la vie, du sens que ça peut avoir, cette course à la mort ?...* ». Arrière-pensée existentielle qu'il ne cachait pas et qu'il résumait ainsi en 1977 : « *Derrière tous mes livres et tous mes exposés, il y a une préoccupation métaphysique qui est évidente. Je n'ai pas cessé de croire, et je croirai de plus en plus— maintenant que je suis vieux— qu'aucune modification structurelle de la Cité n'est suffisante. Cette modification est indispensable; mais on aura beau établir une Cité humaine où l'exploitation sera sinon effacée du moins considérablement diminuée, on aura beau établir un régime fiscal plus juste, on aura beau resserrer la*

⁷ « Réflexions sur l'enseignement de la littérature dans le secondaire » in *Français 2000*, revue de la Société belge des professeurs de français, n° 86-87 (juillet-décembre 1976), p. 39.

⁸ Henri Guillemin, *Parcours*, Seuil, 1989, p. 332.

⁹ Henri Guillemin, *Regards sur Bernanos*, Gallimard, 1976, p. 406.

¹⁰ Patrick Berthier, *Le cas Guillemin*, Gallimard, 1979, p. 43.

¹¹ Victor Hugo, *Oeuvres complètes*, tome XV, p. 149 : *L'Année terrible, Mai, VI* : « Expulsé de Belgique ».

¹² À propos de Marc Sangnier (1873 -1950), je renvoie le lecteur à l'ouvrage qui rapporte les conversations d'H.G. avec Jean Lacouture : Henri Guillemin, *Une certaine espérance*, Arléa, 1992, pp. 66-86.

¹³ Lettre à l'auteur du 19 juin 1986.

*hiérarchie des salaires, on n'obtiendra rien s'il n'y a pas une modification profonde du regard jeté par les hommes sur le monde et sur la vie. Le malheur restera au fond de l'individu humain si cet individu n'a pas une vue du monde qui lui permette de dépasser le désespoir. »*¹⁴

Il regardait les œuvres littéraires et l'action politique comme autant de témoignages ou de « dépositions » sur la vie, faites par des hommes qu'il présumait de bonne foi. Impitoyable pour les taruffes, les menteurs, les cyniques et les irresponsables, fraternel pour les « justes » qui ont tenté de faire progresser la Cité vers plus de lumière, il n'acceptait pas la fausse monnaie. D'où sa réputation, chez ceux qu'ils « dérangeaient » de « Fouquier-Tinville des lettres ».

•

Cet homme passionné et passionnant, j'ai eu la chance inouïe de le fréquenter pendant près d'un quart de siècle. Lycéen, j'avais été emballé par ses entretiens radiophoniques et télévisés; j'avais assisté aux conférences qu'il donnait à Bruxelles, dans des salles où se pressaient parfois, subjuguées, plus de mille personnes. En 1968, j'achevais un mémoire sur Lamartine auquel, je le savais, il avait consacré sa thèse de doctorat¹⁵. Je me risquai donc, avec des tremblements dans la plume, à lui écrire. La réponse vint, rapide et chaleureuse, assortie d'une invitation à présenter une « communication » à Mâcon, au Colloque commémorant le centenaire de la mort du poète... Nous nous y sommes rencontrés et, depuis ce moment, nous n'avons pas cessé de correspondre. Et puis, grâce à Jacques Huisman, je l'ai revu à Spa, chacun des dix étés qu'il y vint.

•

C'est Jacques Huisman, en effet, le directeur du Théâtre National, qui, en août 1973, eut l'idée de proposer à Henri Guillemin de présenter trois conférences au public du Festival de Théâtre de Spa. Expérience concluante : le Salon rose refusa du monde cette année-là... et les neuf années suivantes. À chaque fois, il fallut ajouter des chaises pour accueillir les surnuméraires. Même ce 22 août 1980, alors qu'Henri Guillemin craignait de n'avoir qu'une demi-salle: « *On m'a dit à la Permanence du Festival que ce soir, Béjart et le Ballet du XXe siècle —qui viennent à Spa pour la première fois— vont faire un tabac. »*

Un rituel : au début de la « semaine spadoise », son épouse, Jacqueline, le conduisait en voiture de Chissey-lès-Mâcon (où ils passaient l'été) à la gare de Mâcon. Elle ne l'accompagnait quasi jamais dans ses tournées de conférence. Commençait alors pour lui un voyage de plus de huit heures avec un transit à Paris, puis à Liège. Les voyages ferroviaires, il en avait l'habitude : quand il était attaché culturel de France en Suisse, de 1945 à 1962, il passait chaque jour deux heures dans le train entre Berne à Neuchâtel où il résidait. « *J'emportais mes notes pour y travailler, et c'est comme ça que j'ai construit la plupart de mes ouvrages. »*¹⁶

À Spa, il était pris en charge par les responsables du National. Il logeait à l'Hôtel du Grand Cerf, rue de la Sauvenière, —un hôtel un peu vieillot de 10 chambres, sans ascenseur, mais qui avait l'avantage d'être à l'écart du centre-ville et de posséder une terrasse et un grand jardin.

¹⁴ « Henri Guillemin livre son "arrière-pensée" » in *Le Soir* des 20-21 novembre 1977.

¹⁵ Henri Guillemin, *Le Jocelyn de Lamartine, étude historique et critique avec des documents inédits*, Paris, Boivin (1936). — L'ouvrage, monumental, compte 859 pages.

¹⁶ Patrick Berthier, *op. cit.*, p. 35.

Les jours de conférence, il se réservait plusieurs heures pour revoir ses notes, avec un soin minutieux. Une demi-heure avant d'entrer en scène, dans les coulisses, il relisait encore ses papiers, triturés, parfois recollés, où apparaissaient en rouge les paragraphes-charnières et quelques citations. Hors de question de le déconcentrer à ce moment-là. Henri Guillemin aimait à rappeler que c'est Marc Sangnier, qui lui avait appris comment s'adresser au public¹⁷. Recettes simples : pas de papier ni de par cœur; un plan, avec des charnières prévues; une chute préparée, une phrase finale. Et surtout, surtout, ne pas prendre le « ton orateur » (*ouah ouah ouah...*), mais parler au public comme on parlerait avec les copains, avec un vocabulaire de tous les jours.

À Spa, en 1980, Jacques Huisman avait introduit le conférencier, en disant : « *De tous les comédiens réunis à Spa, vous allez voir le plus complet: Henri Guillemin, qui écrit, met en scène et interprète ses propres textes.* » Guillemin m'avait confié à ce propos son irritation : « *Non, trois fois non! Je fais des one-man-show, si l'on veut; mais c'est pas du théâtre. Ce que je dis —et particulièrement dans cette conférence sur le sens de la vie [il avait parlé ce soir-là de « L'Affaire Jésus »¹⁸]—, j'y tiens capitalemment. Je suis derrière chaque syllabe, vous comprenez... Jacques Huisman, que j'estime, est un homme de théâtre; et ces mots, dans sa bouche, étaient élogieux. sa formulation, hélas! aura été mal comprise.* » Il ne craignait rien tant que d'être confondu avec tel ou tel histrion, beau parleur professionnel, courant le cachet et apte à traiter de n'importe quoi pour remplir une salle. « *Je fais ces tournées parce que j'aime les faire, pas pour le peu que ça me rapporte. Je sais ce que demandent des types comme Zitrone; mais je veux être bon marché parce que je ne veux pas qu'on puisse dire que Guillemin utilise ses convictions pour faire du fric.* »¹⁹

Les vrais comédiens, il les aimait. À chacun de ses passages au Festival, il assistait à une ou deux représentations théâtrales, les soirs où lui-même faisait « relâche ». Outre André Debaar qu'il appréciait beaucoup, il avait une grande estime pour le talent et la personnalité de Jean-Claude Frison, qu'il connaissait personnellement. Il l'avait applaudi dans *Les Émigrés* de Slawomir Mrozek, dans *Ma vie est-elle à moi ?* de Brian Clark et dans *Trabison* de Pinter.

Pendant ses séjours spadois, il répondait aussi à quelques invitations —pas à toutes— car il détestait « rehausser » de sa présence d'interminables réunions où ne s'échangent que des lieux communs. Ainsi, troquant son pull à col roulé pour une chemise et une cravate, il se rendait volontiers à la « Ferme de Malchamps » pour participer au déjeuner offert par les organisateurs du Festival : « *Eux, voyez-vous, ce sont des gens que j'aime bien; mais, très souvent, les réceptions officielles me pèsent. On y attend de moi, à chaque fois que j'ouvre la bouche, des déclarations " sublimes " : Le père Guillemin peut pas être sublime tout le temps, quand même! Ça serait d'ailleurs assommant...* » Il conservait en ce domaine de pénibles souvenirs de ses années de fonction diplomatique, et il aimait, pour s'en venger peut-être, raconter des anecdotes assez « rosses » —« à ne surtout pas répéter »— sur



¹⁷ Henri Guillemin, *Parcours*, pp. 19-20.

¹⁸ L'essai intitulé *L'Affaire Jésus* paraîtra en 1982 au Seuil.

¹⁹ Patrick Berthier, *op. cit.*, p. 40.

des convives qui avaient voulu, assez malencontreusement, faire de l'esprit dans ces cercles mondains.

Il rencontrait aussi volontiers les étudiants qui sollicitaient son avis ou ses conseils sur une recherche qu'ils menaient. En dehors de nos rencontres amicales qui se passaient dans des cafés de la ville (au Louvre, à l'Old Inn, etc.), il avait accepté, en 1976, de me répondre longuement à une interview à propos de « l'enseignement de la littérature dans l'enseignement secondaire ». Il me semblait intéressant de recueillir l'avis de cet ancien professeur de lycée (il ne l'avait été que pendant cinq ans, à Tours, Bayonne, Clermont-Ferrand, Lille et Lyon), si capable de « redonner vie » aux textes littéraires et de motiver ses auditeurs.²⁰ L'entretien avait eu lieu dans le salon du Grand-Cerf. Comme j'étais alors l'interviewer, totalement impliqué dans l'échange, j'avais mal pu observer mon interlocuteur. En revanche, quatre années plus tard, j'allais avoir ce loisir : un de mes collègues, Bernard Delcord, préparait une thèse sur « l'influence de la pensée conservatrice sur les Lettres belges dans la première moitié du XX^e siècle », et il souhaitait connaître le point de vue de l'auteur de *Nationalistes et Nationaux*.²¹ sur ses premières conclusions. La rencontre eut lieu le 21 août 1980 dans le jardin du Grand-Cerf (le temps s'y prêtait) et, cette fois, j'y assistai en qualité de spectateur.

Henri Guillemin, assis sur le bord de sa chaise, un peu penché vers la table sur laquelle il appuyait un coude, ne quittait pas Bernard des yeux. Le regard pénétrant, tendu, laissait deviner un homme pesant chaque mot, saisissant chaque nuance du ton et chacun des changements de physionomie de son vis-à-vis. Guillemin n'interrompait pas le discours de l'autre, se contentant de glisser de temps en temps, pour manifester son intérêt, un pressant « *Alors ? Continuez, mon vieux !* » Si on ne l'avait su chaleureux, il aurait été franchement intimidant.

Quand Henri Guillemin jugeait venu le moment de répondre, il se redressait légèrement, se reculait sur son siège, aspirait une bouffée de sa cigarette — « *la cigarette défendue* », disait-il — et il se lançait dans une abondante réplique, jamais évasive: il approuvait et complétait, d'après ce qu'il savait de la question, les propos tenus; il nuançait la prise de position; il manifestait sa surprise admirative pour une idée originale qu'il croyait fondée; il avouait son ignorance de tel problème précis; il contestait avec vivacité telle chose qui avait été dite. Même concentration lorsqu'il parlait que lorsqu'il écoutait. Son regard fixait un point perdu; il intervenait sur le même ton — exactement sur le même ton — que celui qu'il avait « sur scène » ou à la télévision : passionné, familier, d'une clarté remarquable, appelant l'attention par des inflexions de voix sur ce qui lui semblait important.

Banals, ces détails ? Pas si sûr. Tant d'intellectuels, tant de politiciens sonnent creux, malgré tous les efforts et toutes les gesticulations qu'ils font pour séduire, pour convaincre de leur bonne foi et de l'intérêt qu'ils nous portent à nous-mêmes et qu'ils portent à ce qu'ils font... Chance rare de rencontrer un homme d'ouverture et de dialogue, capable de s'enthousiasmer aux propos d'un autre, qui tient à ce qu'il dit et qui n'accepte de parler que de ce qu'il sait. Ainsi, il confessait, « *en baissant le nez* », n'y pas entendre grand-chose en philosophie, en musique, en architecture et en « vins », — lui, le Bourguignon...

•

²⁰ « Réflexion sur l'enseignement de la littérature avec Henri Guillemin » in *Français* 2000, n° 86-87, juillet-décembre 1976.

²¹ Henri Guillemin, *Nationalistes et nationaux (1870-1840)*, Gallimard, "Idées" (1974).

Pour compléter le portrait d'Henri Guillemin, j'évoquerai une autre rencontre, toute détendue et amicale. Elle s'est passée chez moi, dans le quartier de l'Hôtel de Ville; dans « *la petite maison* », comme disait Guillemin.

Dès le seuil, il avait exprimé un souhait.

—*Vous savez, j'ai pas envie d'être trop sérieux aujourd'hui. Après mon exposé sur Dieu et les fins dernières, les choses tristes que j'ai dû dire sur Bonaparte et que je dirai demain sur Pétain, j'ai besoin de penser à autre chose...*²²

Dans le corridor, deux photos : Hugo et Lamartine. Quelques heures avant, j'avais dépendu l'image de Napoléon faisant ses « adieux à Fontainebleau » et un masque de Voltaire. En 1976, lors d'une précédente visite, Guillemin s'était exclamé ironiquement en les voyant: « *Mais vous avez ameuté tous mes amis!* » Cette fois, mes fréquentations étaient irréfutables.

Autour de la table ronde où nous avons pris place, Bernard Delcord et Chantal Baligand, nous avaient rejoints. Pendant deux heures, nous allions bavarder en tous sens; conversation passionnante et irréfutable.

Il fut naturellement question de littérature. Nous étions tous quatre professeurs de français. On pourrait imaginer, en se reportant aux thèmes de ses ouvrages et de ses conférences qu'Henri Guillemin ne s'intéressait qu'à la littérature classique et aux ouvrages d'érudition historique et littéraire. Erreur. Il nous parlait de San Antonio (« *Autant Frédéric Dard est attachant, autant ses livres —j'en ai lu quelques-uns— m'accrochent peu* »); de James Hadley Chase, un pionnier et un maître de la Série Noire, qu'il lisait avec un vif plaisir. Ce n'était pas par affectation, pour faire « branché », qu'il citait ces auteurs populaires, considérés toujours comme des marginaux par l'Histoire littéraire. Visiblement, il les connaissait bien, décrivait précisément leur univers et se délectait de leur humour.

—*Il y a plusieurs années, j'ai lu Billy-ze-Kick de Jean Vautrin. (Pour vous situer l'auteur, je peux vous dire que c'est un ami de Michel Audiard.) Eh bien, j'ai retrouvé dans Groom, paru cette année-même, le même esprit « anar », la même langue forte, une verve et une invention prodigieuses. Tenez, je me souviens que Vautrin a baptisé l'un des personnages de Groom, une noire "volcanique", Impala Machine-Love (Impala !); et que son oncle, il l'a appelé Abraham Automobile-Buick...*

La sympathie de Guillemin pour ces auteurs, au fond, n'était pas surprenante. Il y avait des affinités de style entre eux. Évident, dans les textes de Guillemin, le goût qu'il a pour les mots et les formules qui font des pieds de nez à la langue académique (une langue qui refuse encore de coiffer le « *bonnet rouge* »). Bonaparte, disait-il, est un « *gangster* » et certaines opérations de la Campagne d'Italie sont assimilables à un véritable « *racket* ». Parlant de Pétain et du Garde des Sceaux de 1934, il n'hésitait pas à écrire: « *Le Maréchal vent sa peau* »²³. Style qui traduisait une volonté d'impertinence face aux mensonges de bonne compagnie, un désir de révéler les faux « *grands hommes* » avec leurs traits de héros de la Série noire; une façon de voir et de faire voir la réalité. Comme tout style.

Henri Guillemin avait le génie pour découvrir chez les autres ces détails stylistiques qui révèlent un être ou un univers.

²² En 1980, Henri Guillemin avait abordé trois sujets « Face à la vie », le 19 août, « Main basse sur la France : Bonaparte 1799 », le 20, et « L'Affaire Pétain » le 22 .

²³ Voir *Le Nouvel Observateur*, n° 764: « Pétain sans képi », p. 74.

—*Vous avez lu Fleur de Pêché de Geneviève Dormann ?*

Il résumait. Au cours d'un reportage, Véréna —une jeune journaliste, séparée de son mari— rencontre un Conseiller fort en vue d'un Ministère. Ils s'éprennent l'un de l'autre et ils passent une nuit d'amour. Lui, il est marié; et, pendant huit jours, il va laisser Véréna sans nouvelles. Désespoir de la journaliste; mais elle parvient à se raisonner.

—*J'ai retenu par coeur la phrase que l'auteur place à ce moment: « Elle (Véréna) n'était qu'une imbécile qui avait confondu un état d'ivresse avec un état de grâce, un coup de foutre avec un coup de foudre, le plaisir avec le bonheur. Poil au coeur. » Ce poil au coeur, inattendu, je le trouve superbe ! (Henri Guillemin répète la citation avec délectation) J'aime les gens capables de se moquer d'eux-mêmes comme ça; capables de ne pas se prendre au sérieux... Tenez, ça me rappelle ma petite fille. C'était le jour où nous fêtions nos noces d'or, ma femme et moi, en 1978²⁴. Dans la petite adresse qu'elle nous avait faite, devant toute la famille réunie, elle avait glissé: « Je vous dis bravo... poil au cerveau! ». Vous imaginez l'effet produit...*

Sous le regard d'Henri Guillemin, on le voit, le texte le plus anodin prenait vie. Il devenait, comme lui-même se plaisait à le répéter inlassablement, « *déposition, témoignage* ». Comme on souhaiterait que tous les professeurs de français persuadent leurs élèves de cette simple évidence et leur communiquent ainsi le goût de la lecture.

Nous avions reparlé aussi de la dernière interview de Sartre, si surprenante (« *Vous savez que tous ses amis et Simone de Beauvoir ont tenté, vainement, de le persuader de modifier plusieurs de ses déclarations ?* »), puis d'Albert Camus « *dangereusement attiré par les mondanités* »; nous avons encore évoqué le coup de Kaboul « *aussi odieux et de même nature —il ne faut pas l'oublier— que les menées colonialistes des Occidentaux de naguère* ».

Et puis, Henri Guillemin nous avait rappelé amicalement à l'ordre: nous étions trop sérieux; nous ne tenions pas nos engagements.

Un gag, préparé, devait détendre l'atmosphère. Chantal, qui nous avait quittés un instant, revenait avec une bouteille d'eau de Pouhon remplie peu avant à la fontaine de la rue du Marché.

—*Kèskesèksa, ma jolie ?*

Chantal lui expliqua. Cette eau, qui exhale une forte odeur d'œuf pourri, aurait rendu, dit-on, la santé au Czar Pierre le Grand. Les scientifiques d'aujourd'hui attestent ses vertus thérapeutiques. Vaguement inquiet, Henri Guillemin trinqua avec nous, but une gorgée, puis, d'un trait, vida son verre. Nous espérions voir se dessiner sur son visage la grimace traditionnelle. Déception, il ne manifesta rien.

—*Ce n'est ni bon ni mauvais... quelconque.*

Ou l'eau était éventée, ou Henri Guillemin voulait nous mettre en boîte. Je penchais pour la deuxième hypothèse.

²⁴ Le mariage avait eu lieu le 24 mai 1928. Jacqueline Rôdel était de Bordeaux. Marc Sangnier était son parrain. Henri Guillemin . Ils avaient eu quatre enfants (Philippe, Françoise, Mariannick et Michel) et sept petits-enfants.

—*De Spa, voyez-vous, je sais peu de choses. (Maintenant, je connais le Pouhon.) Je sais qu'au XVIIIe siècle, on l'appelait le Café de l'Europe; que des gens célèbres y sont venus à toutes les époques. Mais je serais incapable de donner des détails précis... Ce que je peux vous dire, c'est que j'aime cette ville parce qu'elle m'a permis —depuis huit ans que j'y viens— de faire quantité de rencontres bien sympathiques. Et puis, les bois qui l'entourent sont fort beaux. J'espère qu'ils cachent —comme ceux de ma Bourgogne natale que j'ai quitté lundi— des framboises... et peut-être des cèpes. Je m'y connais assez en champignons.*

L'heure avait tourné. Et même deux fois. Avant qu'Henri Guillemin ne quitte la maison, nous nous étions risqués à lui remettre deux cartes postales illustrées que nous n'avions pas osé lui faire parvenir à son hôtel. Le texte de la première était très court : « *Un bonjour de Liège de la part de tous tes amis* ». Elle était signée : Arouet, Maréchal Pétain, George Sand, Napoléon, etc. Dans un coin, Guillemin avait découvert une petite phrase : « *T'as le bonjour d'Alfred (de Vigny) !* » Il avait ri et demandé aussitôt : « *Qui c'est qui a inventé ça ?* » Je m'étais caché derrière la bouteille de Pouhon... Sur la deuxième carte, un texte un peu plus long : « *Cher Maître, dans vos conférences, vous avez parlé des personnalités relativement importantes : Bonaparte, Jeanne d'Arc, De Gaulle. Je m'étonne que vous n'ayez jamais cru devoir vous intéresser à ma carrière. J'ose croire que cette ignorance n'est pas du mépris ! Méfiez-vous: demain, lorsque vous parlerez de l'Affaire Pétain, je serai dans la salle. [Signé:] Charlemagne.* » Humour de potaches, d'accord. En tout cas, Guillemin s'amusait. Il nous demanda s'il pouvait emporter nos oeuvres et il nous remercia de n'avoir pas été trop sérieux.

Nous l'avons raccompagné à pied à l'Hostellerie du Grand-Cerf.

En descendant la rue Brixhe, je lui signalai que plus de cent ans auparavant, en septembre 1861, nous aurions pu croiser Adèle, la fille de Victor Hugo, une partition sous le bras : la malheureuse Adèle H. allait au Château de la Terrasse, où Jules Hetzel passait la Saison; elle espérait, naïvement, que l'éditeur accepte d'éditer son œuvre musicale²⁵. Proudhon et Félix Delhasse avaient également rendu visite à Hetzel. Un peu plus loin, rue du Marché, j'évoquai l'Hôtel du Lion Noir et l'Hôtel des Pays-Bas qui s'y faisaient face jadis. L'un et l'autre de ces bâtiments, détruits depuis fort longtemps, auraient pu nous parler des nombreux séjours de la tribu Hugo. Autre souvenir encore, plus loin, dans la rue de la Sauvenière : l'Hôtel Britannique. Là, c'est Guillemin qui nous dit avoir appris que le G.Q.G. du Kaizer s'était installé là à l'automne 1918. Et puis, sous la pluie qui commençait à tomber en abondance, à regret, nous nous sommes séparés : « *Adieu, les vieux! On se reverra bientôt à Bruxelles.* » Avant de disparaître, il nous adressa encore un grand signe fraternel.

L'année suivante, en 1981, Henri Guillemin me confia sa perplexité : « *Jacques Huisman insiste pour que je retourne à Spa. Il est bien gentil, mais qu'est-ce que vous voulez que je raconte de neuf là-bas ? J'ai tout dit, vous savez. Mon répertoire est épuisé.* » Je lui avais fait quelques suggestions, repoussées pour des motifs divers.

« *Baudelaire et les Belges ? Sujet trop minime. Bon pour 20 minutes, c'est tout. Sartre ? Suis nul en Philo et je ne peux pas parler sérieusement de Sartre sans analyser ses grands ouvrages philosophiques, où je me perds.*

²⁵ En 1985, Henri Guillemin publiera *L'engloutie, Adèle fille de Victor Hugo 1830-1915* (Seuil). Il mentionne cette démarche, infructueuse, d'Adèle page 70.

Mauriac ? Peut-être vous ai-je dit mes raisons de me taire. Mon parti pris de vérité m'obligerait à des ... détails (importants) et je me refuse à les divulguer car F.M. a été le parrain de notre premier enfant qui est mort, à 22 mois, dans un accident affreux²⁶.

Napoléon III ? Peut-être. À voir.

Flaubert ? Facile pour moi. Mais très très peu attirant pour le public.

Son état de santé s'était dégradé. Des ennuis pulmonaires. Il craignit de devoir annuler toutes ses conférences de l'année. Mais, fort heureusement, il se rétablit et, dès lors, son choix fut arrêté : « Décidé pour MAO et pour MUSSO (j'accumule les lectures et notes; déjà un beau stock). On verra pour le n° 3, si jamais il y a pour moi un Spa 82... »²⁷ Le numéro trois, ce serait Emile Zola.

En août 1982, alors qu'il était dans sa septante-neuvième année, il fit effectivement ses trois conférences: « Mao », « Mussolini » et « Présence de Zola ».

Avant même d'arriver à Spa, il m'avait fait parvenir le très bref message suivant pour me prévenir de son changement d'hôtel et éviter que nous ne nous manquions : « Ami, Hostellerie Grand Cerf fermée. Descendrai Hôtel CARDINAL. Prière téléphoner là le 17 matin avant 10 h, pour convenir d'un rendez-vous. Affectueusement. HG »²⁸

À Bourges, juillet 1982

Amis, connus et inconnus

Mon âge et mes soucis m'interdisent désormais les grands déplacements. Je me sens donc par Spa, cette année, pour le festival. Sérieux respect pour moi, et chagrin.

Comment oublierai-je ces dix années de cour de grande école venant à Spa, le contact et l'accueil qui m'y était fait et par le théâtre national, où j'ai compté des amis qui me restent chers, et par le public? Un grand souvenir radieux. Mais tout a une fin, dans l'existence. Fin de la nature.

Qu'il me soit permis d'adresser à tous mes souvenirs reconnaissants.

Henri Guillemin

C'est donc dans le salon de l'Hôtel Cardinal, place Royale, que je le rencontrai. Une partie de notre conversation porta sur Félicité de Lamennais. Nous n'étions pas d'accord au sujet de ce prêtre qui s'était défroqué après que Grégoire XVI eut condamné ses vues trop libérales et qui avait mené ensuite une action politique d'extrême gauche. Guillemin avait commencé jadis une étude sur lui et l'avait abandonnée²⁹. « Lamennais... il me paraît si douteux que je n'ai jamais pu l'aimer Plus exactement, jadis, n'ayant étudié un peu vite que le Lamennais antérieur à 1850, j'avais marché... Ensuite, l'étudiant de plus près, quel désenchantement. » J'étais loin d'être aussi sévère; il le

voyait orgueilleux, avide de gloire, insincère. Mais, avais-je réagi, comment expliquer alors que

²⁶ Le 19 mars 1931, à Bordeaux, le petit François Guillemin échappe à la surveillance de sa maman, s'aventure sur une verrière et fait une chute d'une dizaine de mètres (v. P. Berthier, *op. cit.*, p. 50.)

²⁷ Lettre à l'auteur, datée 23 septembre 1981.

²⁸ Billet à l'auteur, date du 5 août 1982.

²⁹ V. Henri Guillemin, *Pas à pas*, Gallimard, 1969, pp. 58-160 : « La Mennais, un personnage ambigu.

cet « orgueilleux » ait demandé à être enterré dans la fosse commune du Père-Lachaise avec les pauvres pour lesquels il s'était battu, plutôt qu'à La Chênaie (la propriété familiale), comme il en avait émis le souhait auparavant ? Au moment suprême, on ne triche pas. L'orgueil *post mortem* n'était-il pas plus évident chez Chateaubriand qui repose au Grand-Bé ? Guillemain avait reconnu qu'il n'avait pas pensé à cette objection. Nous ne nous étions heureusement pas quittés sur ces propos un peu sinistres.

Je l'avais raccompagné jusqu'au pied des escaliers du Casino qu'il avait gravis péniblement en se cramponnant des deux mains à la rampe. Le soir même, apparemment en pleine forme, il fit un exposé éblouissant sur Émile Zola.

Ce fut sa dernière prestation spadoise.

À la fin cette année-là, le 26 décembre 1982, il prononça son ultime conférence au Centre Culturel d'Auderghem. Sujet : « L'homme de Nazareth ». Dans la salle, une émotion inexprimable, lorsque, après son exposé, Guillemain reprit la parole pour ajouter, la voix brisée : « *C'est, vraisemblablement, la dernière conférence que je ferai en Belgique. Je vais avoir quatre-vingts ans dans quatre mois, et je pense qu'il est bien que je m'arrête. Il faut savoir s'arrêter à temps. Je suis vieux, fatigué. Mais je crois que j'aurai pas mal fini avec ce sujet* ».

Quelques mois après cet adieu au public belge, en avril 1983, Guillemain m'expliqua que, de toute façon, même s'il n'avait pas pris la décision de renoncer à ses tournées en Belgique, il ne serait pas revenu à Spa : « *Quand j'ai annoncé au Théâtre, début mars, mon impossibilité, la réponse a été un "Ouf !" car ils allaient m'écrire pour me dire que, cette année, je ne serais pas invité. La subvention de la Ville de Spa a été réduite de moitié. Un Festival raccourci. C'est donc très bien, mais ça me serre le cœur, en août, après 10 ans, de rester là...* »³⁰

Le XXIIIe Festival du Théâtre National se passerait donc sans lui. En juillet 1983, il adressa, par mon intermédiaire, le bref message suivant au public du Festival de Spa.

En Bourgogne, juillet 1983

Amis connus et inconnus,

Mon âge et ma santé m'interdisent désormais les grands déplacements. Je ne serai donc pas à Spa, cette année, pour le Festival. Sérieux regret pour moi, et chagrin.

Comment oublierai-je ces dix années au cours desquelles je venais à Spa, en août —et l'accueil qui m'y était fait et par le Théâtre National, où je compte des amis qui me resteront chers, et par le public ?

Un grand souvenir radieux, mais tout a une fin, dans l'existence. Loi de la nature.

Qu'il me soit permis d'adresser à tous mon souvenir reconnaissant.

Henri Guillemain »

Ce mot, agrandi, fut affiché dans le hall du Casino, au premier étage pendant la durée du Festival. Un « livre d'Or » recueillit pas mal de témoignages d'estime et d'affection. Les responsables du Festival les lui envoyèrent. « *Je vois que Huisman et Anne Jottrand ont été, une fois de plus, très chics pour moi [...]. Leur attitude m'a fait plaisir. Oui, cœur serré de n'avoir pas pu venir à Spa, —et que mes visites en Belgique appartiennent désormais à un passé révolu.* »³¹

³⁰ Lettre à l'auteur, datée du 18 avril 1983.

³¹ Lettre à l'auteur du 19 août 1983.

•

Je ne l'ai plus revu, mais nous avons continué à nous écrire. Le 23 janvier 1992, j'ai reçu son dernier message. « Le Monde *se prépare à publier un grand reportage me concernant qui sortira chez Arléa, le mois prochain, mes entretiens avec Jean Lacouture*³². *Je vois bien l'idée... une anticipation sur l'article posthume presque prêt.* » Il terminait sa lettre par quelques mots qui me remuent encore le cœur. « *Sachez que je vous estime grandement et que j'ai pour vous quelque chose comme une tendresse paternelle. Vous embrasse. H.G.* » Il devait décéder deux mois et demi plus tard à Neuchâtel, le 4 mai, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Henri Guillemin avait été l'ami de François Mauriac, de Maurice Chevalier; il avait croisé André Gide, Paul Claudel, l'abbé Pierre, Bernanos, François Mitterrand, Jean Hugo, Jean Lacouture, et quantité d'autres passants considérables. Certains l'appréciaient peu, mais d'autres, fort éloignés de lui pourtant, n'avaient pu résister à son charisme. Ainsi, Georges Simenon après un long entretien à Epalinges en 1969, lui dédiait un exemplaire de *Novembre*, de ces quelques mots qui n'appellent aucun commentaire : « *À Henri Guillemin, que j'admira et que je viens d'apprendre, en quelques heures, à aimer par surcroît.* »³³

Il y a quelques semaines, j'étais de passage à Mâcon. J'ai tenu à saluer l'ami Guillemin qui repose dans ce pays où il aimait se mêler aux cultivateurs et aux prêtres-ouvriers.

En contrebas d'une minuscule église romane, à quelques kilomètres de Cluny, j'ai découvert le petit cimetière de Bray, perdu au milieu de prairies où brouaient quelques vaches. Je me suis arrêté devant une lame de marbre gris, toute simple, ornée d'un crucifix et d'une inscription : « *Henri Guillemin 19 mars 1903 – 4 mai 1992, Jacqueline Guillemin née Rödel 1910 – 2001* »³⁴.

Je me suis souvenu là de ce que nous avons dit à Spa au sujet de la sincérité de Lamennais, et mon amertume de constater son « centenaire » un peu négligé s'est dissipée. Qu'importe, après tout qu'il ne reçoive pas les hommages académiques de circonstance. Henri Guillemin a été un homme libre qui nous laisse une œuvre substantielle.

QuickTime™ et un
décodeur de fichiers TIFF (LZW)
sont requis pour visionner cette image.

³² Voir note 10 ci-dessus.

³³ Henri Guillemin, *Parcours*, Seuil, p. 223

³⁴ Une plaque commémorative a été ajoutée sur la tombe à l'occasion du centenaire.



REFLEXIONS SUR L'ENSEIGNEMENT DE LA LITTÉRATURE DANS LE SECONDAIRE

ENTRETIEN AVEC HENRI GUILLEMIN

Vous est-il arrivé souvent de surprendre dans un café des gens en train de discuter avec passion de l'interprétation d'*Une Saison en Enfer*? Cela ne se passait ni au Quartier latin ni dans quelque ville universitaire, et ceux qui débattaient cela n'étaient pas des étudiants. La scène se situait à Spa après une conférence d'Henri Guillemin consacrée à Rimbaud. Les interlocuteurs étaient de tous âges et de toutes conditions.



Réussir à passionner aujourd'hui un auditoire en lui présentant des textes vieux d'un ou de deux siècles, parvenir à intéresser un public de non-spécialistes pendant plus d'une heure en lui parlant de littérature, ce sont des exploits qu'Henri Guillemin réussit lors de chacun de ses exposés, tant dans les salles où il se déplace qu'à la télévision. Les professeurs de français que nous sommes ne rencontrent pas toujours —c'est peu dire— le même enthousiasme dans leurs classes lorsqu'ils se livrent à l'explication d'un texte littéraire. L'exceptionnel talent de conférencier d'Henri Guillemin, que ses détracteurs eux-mêmes doivent lui reconnaître, n'explique pas tout. Le regard *vivifiant* qu'il jette sur les textes des grands auteurs, voilà peut-être son secret...

Au moment où, dans l'enseignement secondaire, la littérature perd du terrain, à la fois par le faible impact qu'elle produit dans l'esprit des élèves et par la place plus réduite que lui font les programmes officiels, Henri Guillemin a accepté de répondre aux questions que nous nous faisons à ce sujet. Le témoignage qu'il nous livre dans les pages suivantes n'est pas seulement celui du vulgarisateur hors pair que nous venons d'évoquer. Il est également celui d'un professeur qui, dans le secondaire et à l'université, a rencontré les mêmes difficultés que nous.

LA LITTÉRATURE : DÉCOUVERTE ET DÉFINITION

— Un jour, vous avez décidé de devenir professeur de Lettres. Quand on parcourt votre oeuvre de critique littéraire —dans laquelle vous n'avez pas cessé de revoir les jugements que vos professeurs de Lycée portaient sur Rousseau, Lamartine, Hugo, Zola...—, on ne peut penser (ce serait paradoxal) que ce sont ces mêmes professeurs qui vous ont communiqué leur passion de la littérature et qui ont déterminé votre vocation.

H.G. — Je ne sais comment vous répondre parce que, en somme, j'avais huit ou neuf ans que j'avais déjà décidé d'être professeur. Donc, on ne peut pas dire que ce sont mes professeurs qui m'avaient orienté. C'est une chose que j'avais en moi-même, j'étais spontanément orienté vers l'enseignement. Et je ne peux pas dire que dans l'enseignement secondaire que j'ai reçu, au Lycée de Mâcon, j'ai été vraiment orienté vers la littérature. Non, sûrement pas! Les deux professeurs que je me rappelle très bien, celui de seconde et celui de première, nous faisaient répéter par coeur des thèmes qu'ils avaient plus ou moins dictés. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est un fait : j'étais spontanément orienté vers la littérature. Je lisais avec passion. Au début, quand j'étais tout petit —j'avais dix ans, onze ans—, je lisais des publications illustrées d'aventures que mes parents m'avaient payées— ça s'appelait L'Intrépide, je me souviens, vous savez, des histoires de Peaux-Rouges. Et puis, c'est vers treize, quatorze ans que je me suis mis à lire assez spontanément (mon père était un scientifique, il lisait très peu) des livres de littérature : *Les Misérables*, par exemple, que j'ai lu pour la première fois vers quinze ans, et puis *Madame Bovary*, puis *Salammbô*, etc. Je crois que ma soeur (elle avait sept ans de plus que moi, elle était étudiante en médecine, elle avait l'esprit très ouvert) —oui, vraisemblablement, c'est elle, beaucoup plus que mes parents, qui m'a fait lire.

Ensuite, quand j'ai préparé le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure, là, c'est tout différent. J'ai eu la chance d'avoir un maître extraordinaire qui s'appelait Daniel Delafarge. J'étais au Lycée de Lyon, en « khâgne » comme on dit (la « khâgne », c'est la préparation à l'École Normale Supérieure), avec, pour professeur principal, un homme qui était passionné de son métier, extraordinairement sérieux, et cependant, pas raseur, vous savez. Il avait des yeux bleus, une belle barbe grise et noire, une dignité qu'aucun professeur n'a plus aujourd'hui et que je n'ai jamais eue moi-même (je n'y tenais pas); songez qu'il faisait son cours en redingote et pantalon rayé; et il avait d'admirables manchettes —je me les rappelle encore ces boutons étonnants que nous admirions tous. Eh bien, ce type, il vibrait quand il nous racontait quelque chose. On sentait qu'il jouissait de ce qu'il nous disait quand il nous faisait une explication de Racine, par exemple; ses yeux brillaient, il était tout excité... Je crois que c'est ce courant qui est passé en nous et qui a fait qu'on s'est aperçu —jusqu'alors c'était pour moi spontané, et depuis c'est devenu conscient— du bonheur, de la joie qu'on a à être en contact avec une grande pensée.

— Cette joie que vous éprouvez à la lecture d'une oeuvre littéraire, qu'est-ce qui la provoque ? Autrement dit, qu'est-ce pour vous que la littérature ? Qu'y cherchez-vous ?

H.G. — Qu'est-ce c'est que la littérature ? Finalement, au bout de bien des années, j'ai trouvé une double définition. Un livre, un ouvrage littéraire, c'est à la fois deux choses. C'est une oeuvre d'art, sans cela ce ne serait pas de la littérature; une chose réussie esthétiquement. C'est donc du travail esthétique, du travail artistique qui est beau comme nous émeut une peinture ou une sculpture. Un. — Deux : ça veut dire quelque chose. Tout livre est un témoignage, est un document. Même, prenons ce qui semble être le moins possible un document, les *Emaux et Camées* de Théophile Gautier; il y a tout de même une certaine vue du monde qui s'y manifeste. Alors, je dis : une oeuvre littéraire, c'est un témoignage sur la vie, la déposition d'un homme qui vous livre ce qu'il pense à travers des personnages fictifs. Eh bien, sur les deux plans, que j'ai mis du temps à définir —il y a peut-être une quinzaine d'années seulement que j'ai compris—, sur les deux plans, confondus pour moi et encore non différenciés, ça marchait, je réagissais. Je dois vous dire, dans une espèce de parenthèse, que mon diplôme d'études supérieures (en France, il y a trois étapes pour arriver à l'agrégation : la licence, le diplôme d'études supérieures et l'agrégation) je l'ai fait sur un sujet latin. Ça s'appelait : *Les procédés d'art de Tacite dans le premier livre des Annales*. C'est un vieux professeur de Lyon qui m'avait orienté là-dessus. Difficile. Parce que, quand on ne connaît pas la sonorité latine —on

prononçait à ce moment-là d'une manière qui est modifiée aujourd'hui, vous savez : le *u* latin est devenu *ou*, mais alors c'était *u*. Définir des procédés d'art, c'est très difficile dans une langue qui n'est pas la nôtre. Je ne pourrais pas parler des procédés d'art de Tolstoï, parce que je ne connais pas le russe, et je crois que c'était imprudent, enfin disons partiellement imprudent, de parler des procédés d'art de Tacite. Quoi qu'il en soit, quand il s'est agi de littérature française, j'arrivais à piger de mieux en mieux ce qui faisait qu'une phrase était réussie : modulations, rythmes, et cette espèce de mesure comme dit Claudel « si parfaite qu'elle nous ôte l'idée de compter ». — Si vous voulez, je peux développer ça, en ce sens que chez Jean-Jacques Rousseau par exemple, et chez Chateaubriand, on s'aperçoit, en étudiant le rythme de la phrase qu'il est décomposable numériquement : il y a des groupes de douze pieds, quelquefois; des groupes de huit pieds encore plus souvent, des groupes de dix pieds. Chez Rimbaud, il n'y a pas moyen, et vous n'arrivez pas à découvrir une structure chiffable de la phrase de Rimbaud...

Voilà. À partir de mon entrée dans les études supérieures (j'avais dix-sept ans; c'était en 1920) j'ai été fasciné par la littérature tant du point de vue esthétique que pour sa signification humaine.

L'ENSEIGNEMENT DE LA LITTÉRATURE : LES ELEVES ET LES MÉTHODES

— Devenu professeur de Lettres, avez-vous réussi à susciter chez vos étudiants le même intérêt que Daniel Lafarge ? Se sont-ils passionnés eux aussi pour l'étude des procédés de style et pour le témoignage des textes ?

H.G. — Ça, ça dépend entièrement de ce que j'ai fait comme enseignement. J'ai été pendant huit ans, de 1927 à 1936, professeur de Lycée, quand je n'avais pas encore mon doctorat. À l'intérieur de cette période, il faut faire une distinction : pendant six ans, j'ai été professeur de première. La première —chez vous, la rhétorique— c'est la préparation au baccalauréat. Alors là, j'avais des jeunes gens, mon Dieu, qui voulaient passer le bachot, pas plus : la littérature ne les intéressait pas particulièrement. Ils voulaient simplement avoir une note suffisante. Je ne peux pas dire —exception faite de cinq ou six dans mes classes de vingt ou de vingt-cinq— qu'ils se passionnaient et que je trouvais un écho. Par contre, quand, dans la deuxième partie de mon enseignement secondaire (à partir de 1934), j'ai été chargé de la préparation à l'École Normale Supérieure, d'abord à Lille et ensuite à Lyon, là c'était complètement différent, étant donné que j'avais devant moi, non pas des garçons qui visaient le bachot —c'était fait, ils l'avaient—mais des garçons qui avaient choisi leur avenir, qui voulaient être des professeurs. Alors c'étaient des types déjà passionnés. J'avais un complet accueil, un parfait contact parce qu'ils s'intéressaient autant que moi à la littérature.

Puis, j'ai été professeur de Faculté à partir de 1936, d'abord au Caire puis à Lyon. J'avais là aussi des auditoires bien différents de ce qu'étaient les classes de Lycée; des candidats à la licence, eux aussi orientés. Mon expérience, à partir de 1934, n'est donc pas la même que la vôtre. Vous êtes des professeurs d'enseignement secondaire qui font du français selon le programme institué, mais qui n'ont pas devant eux des jeunes gens qui ont choisi de se consacrer à la littérature, à l'histoire littéraire. Par conséquent, vous avez affaire à un magma où il n'y a probablement que très peu de garçons ou de jeunes filles « spécialisés »... Je dois vous dire que j'avais perçu d'année en année (et pourtant je n'ai fait que six ans d'enseignement secondaire préparatoire au bachot) une décline de l'intérêt porté à la littérature. Ils s'occupaient de plus en plus, mes élèves, du sport, des compétitions, des matches. Ça

semblait les occuper plus même que la « drague » des filles; la littérature les embêtait. Et aujourd'hui quand je parle à des camarades beaucoup plus jeunes que moi qui font de l'enseignement, par exemple pour les classes préparatoires à Polytechnique, ou préparatoires à Saint-Cyr, ils me disent *tous* que les classes de français dans ces cours-là sont négligées, que les types s'en foutent complètement. Ils calculent du reste : à l'examen, le quotient est extrêmement faible, alors ils s'en balancent. Et je crois qu'en Belgique autant qu'en France il y a un désintérêt considérable à l'égard de la littérature. On s'intéresse chez vous à la langue quand il s'agit de défendre le français ou sa pureté, mais la littérature...

— Votre constat en ce qui concerne l'enseignement secondaire rejoint, je le crois, celui de beaucoup de mes collègues. La majorité des élèves, en effet, ne manifestent aucun intérêt pour la littérature parce qu'elle leur semble « coupée de la vie » Comment expliquez-vous ce jugement et cette désaffection ? Comment remédier à cette situation ?

H.G. — Tout à l'heure, je vous ai dit que la littérature était pour moi deux choses : une réussite esthétique et une déposition humaine. Eh bien, voyez-vous, ce que je crois qui est très mauvais dans beaucoup d'études littéraires, et surtout dans ce qu'on appelle la « nouvelle critique », c'est qu'on n'a l'air de ne plus se soucier que des fameuses « structures ». On prétend que l'homme n'a pas d'identité, qu'il n'est qu'un reflet éphémère, une espèce de carrefour de reflets, d'habitudes et de réflexes ancestraux. Cette littérature-là, la littérature de la nouvelle critique, elle est à mon avis désastreuse. Elle ne peut que décourager les jeunes gens de mettre le nez dans une oeuvre littéraire dont on leur dit d'avance : « N'allez pas chercher là une idée. Il n'y a pas d'idée. C'est vous qui prêtez vos idées à l'auteur, lequel, à son insu, répète ce qu'on lui a mis dans la tête. Vous connaissez la formule des structuralistes d'aujourd'hui qui reprennent —avec un contresens, d'ailleurs, la phrase de Rimbaud : « J'ai tort de dire, je pense; je devrais dire *on* me pense ». Et eux : « J'ai tort de dire : « J'ai tort de dire, je parle; je devrais dire *on* me parle, c'est-à-dire qu'à travers moi, c'est mon milieu d'une part, et c'est mes ancêtres de l'autre qui me font parler. » Pour eux, il n'y a plus de *Je*, il n'y a plus qu'une espèce de *On*, un *On* insubstantiel. Par conséquent l'oeuvre littéraire n'a plus de densité, plus d'authenticité. C'est terrible.

Vous avez par ailleurs les partisans de l'explication purement esthétique, laquelle est absolument valable auprès d'auditeurs déjà cultivés. Je l'ai pratiquée une fois dans ma vie avec mon bouquin Claudel et son art d'écrire; je ne m'y suis occupé que des procédés d'art de Claudel, faisant abstraction de l'auteur. C'est une approche tout à fait légitime, mais ce n'est pas ça qui va attirer les jeunes.

L'enseignement de la littérature —dans le secondaire— ne peut réussir que directement rattaché au contenu des oeuvres, à leur signification humaine. Cependant, j'entends dire de plus en plus, et même par des amis qui ne sont pas structuralistes, que j'ai tort de m'intéresser à l'individu, à l'homme qui a écrit un livre. On me dit : « Il n'y a que le texte qui compte... » À quoi je réponds que c'est une attitude aberrante. Prenons un exemple, celui que j'ai traité hier soir : *Une Saison en Enfer*. Vous ne pouvez rien, mais rien comprendre à *Une Saison en Enfer*, si vous ne savez pas la liaison avec Verlaine qui au centre de ce texte (dans « l'Époux infernal » et la « Vierge Folle »), « troué » —comme je l'ai dit hier dans une formule un peu prétentieuse, « troué d'un coup de feu » le 10 juillet 1873. Il y a ce coup de feu du 10 juillet 1873 tiré par Verlaine sur Rimbaud, et *La Saison* est datée par Rimbaud lui-même « avril-août 1873 ». — Vous me direz, pour Racine ou pour Shakespeare dont on ne sait rien, et pour Corneille, c'est pas important de savoir ce qu'ils ont été. Réponse : attention! pour *Phèdre*, il est utile de savoir ce qui arrivait alors de très dramatique dans la vie intérieure de Racine. Et j'ajoute que c'est bien dommage que l'on ne sache rien sur Homère, qu'on ne sache rien sur Shakespeare, et que l'explication d'un texte d'Homère ou d'un texte de Shakespeare serait encore bien plus

intéressante si l'on était renseigné sur l'individu. Pourquoi ? Parce que (c'est mon idée fondamentale, et je cesserai pas de la redire), parce qu'un livre, quel qu'il soit — que ça soit *Madame Bovary* ou *Les Fleurs du Mal* ou le *Voyage au bout de la nuit*, un livre est toujours une déclaration sur la vie. Les écrivains — qu'ils disent Je ou qu'ils s'expriment à travers des personnages inventés — les écrivains nous donnent tous leur avis, leur opinion, leur jugement, sur le drame dans lequel nous sommes pris, le drame de la vie avec ses problèmes : problèmes de l'argent, de la sexualité, de la politique, de la religion.

Alors, ce qu'il faut faire, et ce que j'ai essayé de faire quand j'étais prof, et ce que je tente de faire maintenant avec mes bouquins, c'est toujours de restituer à tout texte son contenu humain. Prenez un texte de Victor Hugo. Il me paraît indispensable de savoir à quelle date il l'a écrit parce qu'il y a, si je puis dire, plusieurs Victor Hugo : le Victor Hugo qui écrivait *Hernani* n'est pas le même que celui qui écrivait *Les Misérables*. Bon. À quelle date il l'a écrit ? Quel était l'environnement ? Qu'est-ce qui se passait en politique, en religion ? Qu'est-ce qui lui arrivait cette année-là dans sa vie personnelle ? Est-ce qu'il était déjà lié avec Juliette Drouet ? Est-ce qu'il avait un autre amour ? — Je vais, je crois, me mettre à faire quelque chose sur Péguy. On ne peut rien comprendre aux textes de Péguy si on ne connaît pas leur insertion dans son destin, tant ils dépendent des événements intérieurs qu'il a traversés. Alors, ce que je désire du professeur de Lettres, c'est que quand il parle d'un texte ou d'un bouquin, il le situe, il le place à sa date. Il dise, par exemple : ces lignes de Lamartine sont de 1831. En 1831, qu'est-ce qui se passait ? Le pouvoir était aux mains de qui ? Lamartine avait 41 ans. Que faisait-il ? Il venait de rompre avec sa carrière diplomatique. Pourquoi ? Etc. Etc. Enfin quoi, il faut commencer par situer historiquement et humainement le texte que l'on examine. Pour étudier les procédés d'art, pour faire de la critique esthétique, il faut avoir été initié. Tandis qu'on n'a pas besoin d'être cultivé, on n'a besoin que d'être un homme qui vit sa vie d'homme, pour être remué par un témoignage littéraire, par le témoignage de quelqu'un — Zola, par exemple, qui vous dit dans son *Germinal*, voilà ce que c'est que le drame social ; dans *Nana* et dans *Fécondité*, voilà le problème sexuel, etc. Il faut que les gens, les enfants ou les adultes, se sentent concernés, comprennent que la littérature, c'est nous, c'est nos affaires. Voilà le rôle du professeur de littérature.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

— Certains programmes de français et les anthologies traditionnelles insistent énormément sur l'histoire de la littérature dont il importerait surtout de bien connaître les subdivisions : classicisme, romantisme, naturalisme, symbolisme... Qu'en pensez-vous ?

— C'est assez artificiel... Mais vous savez, l'histoire littéraire, je n'en ai pas parlé parce que ça, c'est de l'enseignement supérieur. L'enseignement dans les Lycées, c'est la langue d'une part, et la littérature ; et là, il faut s'arranger, mais absolument *s'arranger*, pour que les enfants se rendent compte que c'est quelque chose qui doit les intéresser, parce que ça concerne les individus humains. Ce n'est pas du tout important qu'un garçon, qui sera je ne sais quoi, qui fera n'importe quel métier, sache ce que c'est que le romantisme, ce que c'est que le classicisme. Ce n'est pas important du tout. Ça ne leur servira à rien. L'histoire littéraire ne devient précieuse que pour quelqu'un qui se destine à l'enseignement, et il faut qu'il sache l'évolution qui s'est produite en littérature depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Mais ça c'est pour les spécialistes, donc pour un tout petit nombre de gens. Tandis que la littérature, au sens de témoignage humain, c'est pour tout le monde, *exactement tout le monde*. Aussi faut-il la maintenir à tout prix cette valeur humaine dans l'enseignement secondaire qui est le vôtre comme il a été jadis le mien.

LES ANTHOLOGIES TRADITIONNELLES

— Dans les réponses précédentes, vous avez défini la littérature et votre conception de l'enseignement.

Parmi les outils du professeur de littérature qui voudrait présenter les textes selon votre méthode, il y a les anthologies. Parlons des plus traditionnelles et des plus répandues en France comme en Belgique. J'ai apporté à votre intention *le* « Lagarde et Michard », comme on dit, pour que vous sachiez le sort qui y est réservé à Émile Zola.

(Tandis que je lui expose ce qui suit, Henri Guillemin examine l'ouvrage qu'il connaît de réputation).

Ne parlons pas des notes qui introduisent les extraits des *Rougon-Macquart*. Elles retrouvent, à peu près, les jugements de Lanson : psychologie simpliste, « climat de vulgarité matérielle » (parce qu'il n'y a pas d'*âme*, et que donc ce n'est pas de la littérature), « prétentions scientifiques » de l'auteur (qu'on souligne tellement que cela ne manquera pas de s'imprimer dans la tête des élèves). À côté de ces reproches, deux notations positives : Zola est un remarquable peintre des foules, Zola est un « tempérament épique » (les extraits proposés insisteront surtout sur ces deux derniers aspects). Cette présentation, pour le moins discutable, n'est pas ce qu'il y a de plus grave. Dans le premier extrait, tiré de *L'Assommoir* — il s'agit de la rencontre de Gervaise et de Coupeau au début du roman—, des points de suspension séparent le premier et le second paragraphe. *Ces trois points représentent une coupure de huit pages !* Dans le « chapeau », en tête de l'extrait, la rencontre est présentée comme « un rayon de soleil » dans la vie de Gervaise qui vient d'être abandonnée par Lantier. Et effectivement, tel qu'il est proposé aux élèves, l'extrait présente la conversation touchante et bien gentille de deux amoureux. Mais, dans les huit pages coupées, on s'aperçoit que Coupeau n'a pas hésité à utiliser tous les moyens pour séduire Gervaise : « Coupeau, dit Zola, qui ne cachait pas son désir de l'avoir, plaisantait, tournait tout à l'ordure, lui faisait sur Lantier des questions très crues, si gaiement, avec des dents si blanches, qu'elle ne pensait pas à se blesser. » La question des auteurs de l'anthologie —« En quoi ces deux personnages paraissent-ils sérieux et sympathiques ? »— est dès lors assez curieuse...

H.G. — C'est déloyal d'avoir coupé de cette façon !

— D'autre part, dans le passage supprimé, le lecteur découvre Gervaise regardant, tandis que Coupeau lui parle, le spectacle de la rue et du café, et à un moment donné, voyant « une petite fille qui demandait (au père Colombe) quatre sous de goutte dans une tasse ». Détail, entre autres, qui donnait une idée des réalités de l'époque. Nouvelle question des auteurs du manuel : « Que nous apprend ce texte sur la condition ouvrière sous le Second Empire ? » La réponse n'est pas possible.

H.G. — Ah! bien sûr! C'est très important ça. Il faut que vous le disiez dans un article. Il faut l'écrire.

— Deuxième extrait proposé : « *La misère* ». Gervaise et Coupeau sont tombés de la relative aisance qu'ils avaient réussi à atteindre. C'est l'hiver, l'argent manque au couple, ainsi qu'à tous les locataires de l'immeuble. « Un vrai jour de jugement dernier, la fin des fins, la vie impossible, l'écrasement du pauvre monde. » Une phrase saute à cet endroit, une seule : « La femme du troisième allait faire ses huit jours au coin de la rue Belhomme. » Question située à cet endroit par le truchement d'un chiffre de rappel : « Étudiez, d'après ce paragraphe, Zola peintre et *poète* de la misère ». D'autres coupures apparaissent dans la suite qui masquent les aspects « sordides » de la réalité. On préfère —et c'est une règle quasi générale dans les anthologies— parler de poésie ou de style, réduire *l'essentiel* à des problèmes de langage.

H.G. — Voyez-vous, ça me fait penser à ce que j'ai subi à propos de Jean-Jacques Rousseau. Mon patron de thèse s'appelait Daniel Mornet (c'était l'héritier de Taine et de Lanson), et vous savez peut-être que la thèse de Daniel Mornet s'appelle *Sentiment de la nature chez Jean-Jacques Rousseau*. Or je trouve que c'est une déloyauté que d'orienter l'esprit des étudiants sur un aspect complètement extérieur et marginal de Jean-Jacques Rousseau. Rousseau, c'est un homme avant tout qui a une certaine vue du monde, et qui a une certaine philosophie, métaphysique d'une part, sociale d'autre part. Eh bien, faire que l'étudiant ait l'esprit orienté uniquement ou principalement vers le fait que Rousseau *a remis du vert dans la littérature*, c'est frauduleux... Ça rejoint ce que vous dites là; on dresse l'étudiant à ne pas regarder le fond du problème, et on lui cache le plus possible.. Rousseau, c'est un personnage dangereux. Si l'on prend au sérieux *Le Contrat social*, c'est révolutionnaire. Or, l'écolier est un futur électeur et l'électeur doit être orienté de telle sorte qu'il vote pour l'ordre établi. C'est là une chose qui, plus j'ai vieilli, plus elle m'a frappé : l'histoire littéraire a été utilisée dans une certaine arrière-pensée politique.

Le sentiment de la nature chez Rousseau ! Comme si ça comptait ! Et chez Zola, le style épique... Tout cela afin de dissimuler l'essentiel.

— Donc, il s'agirait d'une « politique » à laquelle les auteurs des anthologies traditionnelles se conformeraient plus ou moins consciemment en observant les directives des programmes officiels ?

H.G. — Oui, mais je ne pense pas que ces programmes disent ouvertement qu'il s'agit d'éviter (on ne le dira jamais) de poser des questions dangereuses aux étudiants. C'est implicite, ça va de soi. Un type qui veut arriver à être inspecteur, par exemple, ne fera jamais l'erreur de parler de Jean-Jacques Rousseau comme j'en ai parlé moi. Mais j'étais un homme libre, grâce à la chance que j'ai eue de n'avoir jamais aucune ambition : je ne désirais ni l'Académie, ni un fauteuil, ni un prix... J'ai dit ce que je voulais dire, en sachant très bien que je me portais tort pour une carrière mondaine. Mais cette carrière-là ne m'attirait en rien, et je n'avais aucun sacrifice à faire...

PERSPECTIVES ET CONCLUSIONS

— Les programmes, heureusement, évoluent en France comme en Belgique, et les manuels de français se transforment. Moins directifs (plus de questions orientées; disparus les commentaires intempestifs), libérés du carcan de l'histoire littéraire, ils s'ouvrent sur la vie, font place —à côté des textes littéraires— aux textes d'usage quotidien, aux textes à caractère professionnel, et tiennent compte des sciences humaines. « Par l'étude des textes, dit le Rapport de la Commission de réforme de l'enseignement du français, la classe de français doit permettre à l'élève d'acquérir la maîtrise des langages dont dépendra sa vie, et même simplement sa survie sociale lorsqu'il sera devenu homme ».

Voici un livre conforme à ce nouvel esprit : *Textes, Images, Activités* par Robert Fehr, paru chez Hatier cette année. Il est destiné aux classes de première et aux terminales. Les textes, vous le voyez, sont groupés par thèmes (*Nos relations avec le monde, Les grandes interrogations du monde contemporain, etc.*) et René Huyghe voisine avec Baudelaire. Cette fois —et cela rejoint ce qui vous tient à coeur— la compréhension et la discussion du contenu sont privilégiées, en même temps que la langue.

H.G. — Ça m'a l'air bien fait... (Henri Guillemin feuillette le livre, interroge la table des matières)

Il n'y a plus d'histoire littéraire... Je pense qu'on nous a bourré le crâne avec tant de choses inutiles quand nous étions des écoliers !

L'écolier doit d'abord bien savoir le français. Et je trouve qu'on le parle de plus en plus mal. Mon ami Etiemble a bien raison de parler du français — je trouve ça insupportable. Pourquoi est-ce qu'on nous oblige à dire « week-end » ? « Fin de semaine », c'est la même chose. D'habitude lorsqu'on choisit un terme étranger, c'est parce qu'il est plus court. Mais, comme vous ne dites pas *fin-de-semaine* mais que vous dites *fin d'semaine*, c'est égal à « week-end ». Je tiens beaucoup à ce que les francophones parlent le français. Mais je ne suis pas pour autant un grammairien qui tient au vocabulaire de Malherbe et de Boileau.

— Les anthologies thématiques de ce type se voient parfois reprocher de ne plus permettre aux élèves de faire connaissance avec les *grands auteurs*. Les élèves auront lu quantité de textes de Rimbaud et de Baudelaire (un peu noyés parmi les autres), mais ils n'auront pas appris à aimer tel ou tel écrivain. Vous avez écrit de nombreuses monographies littéraires. Est-ce que ce reproche vous semble sérieux ?

H.G. — Faut-il qu'ils aiment Baudelaire ? Faut-il s'orienter, lorsqu'il s'agit d'écoliers du secondaire, vers une connaissance qu'ils auraient des auteurs ? Par exemple, qu'ils puissent dire qui était Baudelaire, qui était Victor Hugo et qui était Lamartine ? Je ne crois pas. Ça sera encore des questions d'enseignement supérieur.

Ce qu'il faut faire, c'est — à travers n'importe quel texte — donner l'impression que la littérature, qu'elle soit de M. Baudelaire ou d'un autre, est une chose vivante, actuelle. Un garçon qui plus tard sera un ingénieur ou un assureur, ça n'a pas d'importance qu'il sache ou qu'il ne sache pas qui était Baudelaire. Ce qui est très important, en revanche, c'est qu'il sente que ces textes qu'on lui fait lire dans les classes ont des choses à lui dire. Si le professeur parvient à lui donner ce sentiment, il a gagné, il n'a pas perdu son temps.

Je crois que c'est ça qu'il faut faire : premièrement, bien apprendre la langue française ; et deuxièmement, faire que l'élève s'aperçoive que les grands livres, ils parlent de notre propre affaire, de notre aventure, à lui, à nous, de nos problèmes à nous tous.

•

Les réflexions qu'Henri Guillemin nous a livrées au cours de cet entretien ne manqueront pas de susciter des commentaires et des discussions chez les lecteurs. Pour notre part, nous ajouterons dès maintenant deux remarques, non exemptes de parti pris.

La première prévient une objection. S'il est vrai qu'Henri Guillemin a quitté l'enseignement voici plusieurs années, il n'est pas moins vrai que les critiques qu'il formule et que les conseils qu'il donne retrouvent ceux des pédagogues contemporains, préoccupés de l'adaptation des programmes de français aux objectifs actuels de l'enseignement secondaire. *Le Manifeste de Charbonnières* (1), définissant la culture disait : « Nous posons en principe le refus d'une culture-somme, ou organisée selon des normes chronologiques et nationales. Nous considérons la culture comme une capacité, non seulement de goûter les oeuvres littéraires, mais de comprendre à travers ces oeuvres, et le monde, et soi-même. Non pas repli sur un trésor culturel, mais préparation à affronter la complexité de la réalité moderne ». À propos de l'histoire littéraire, le même *Manifeste* réservait son étude systématique « pour le premier cycle de l'Enseignement Supérieur, car elle est indispensable pour des étudiants désormais spécialisés, et pour eux seuls. ». Il repoussait également « les manuels de morceaux choisis trop dirigistes et déversant une information prédigérée ». Les programmes français semblent avoir déjà tiré parti de ces indications (2).

Deuxième remarque : les manuels traditionnels dont il a été question dans l'entretien mériteraient un examen critique approfondi. Nous suggérons à nos collègues d'y procéder, et de le faire avec les élèves qui terminent le secondaire : que chaque élève lise une oeuvre complète dont certains passages figurent dans les anthologies, qu'il examine ensuite le choix des extraits et la manière dont l'auteur et l'oeuvre sont présentés. Nous sommes persuadé que ce petit travail, non seulement développera le jugement des élèves, mais encore rendra vie aux textes trop souvent « anesthésiés ».

Après tout, apprendre à lire un texte, c'est apprendre à le réactualiser, à faire qu'à nouveau il nous interpelle avec ce qu'il impliquait d'explosif, de gênant ou de pathétique lors de sa publication. C'est le but du professeur de littérature. La « méthode Guillemin » ne propose pas autre chose. Elle a fait ses preuves.

À Spa, cet été, on parlait d'Arthur Rimbaud dans les cafés de la rue Royale...

(1) Manifeste de Charbonnières, propositions pour une rénovation de l'enseignement du français in « Le Français aujourd'hui », revue de l'Association française des professeurs de français, n° 9 - février 1970.

(2) Voir, par exemple, les « Intentions » placées en tête du manuel de Robert Fehr, *Textes, Images, Activités*, Hatier (1976).

Ce texte a paru dans Français 2000, revue de la Société belge des professeurs de français, n° 86-87, juillet-décembre 1976.



L'ARRIERE-PENSEE D'HENRI GUILLEMIN

« J'essaie de donner à ceux qui m'écoutent l'idée qu'il y a en nous quelque chose qui nous dépasse »

« Derrière tous mes livres et tous mes exposés, il y a une préoccupation métaphysique qui est évidente. Je n'ai pas cessé de croire, et je croirai de plus en plus —maintenant que je suis vieux— qu'aucune modification structurelle de la Cité n'est suffisante. Cette modification est indispensable; mais on aura beau établir une Cité humaine où l'exploitation sera sinon effacée du moins considérablement diminuée, on aura beau établir un régime fiscal plus juste, on aura beau resserrer la hiérarchie des salaires, on n'obtiendra rien s'il n'y a pas une modification profonde du regard jeté par les hommes sur le monde et sur la vie. Le malheur restera au fond de l'individu humain si cet individu n'a pas une vue du monde qui lui permette de dépasser le désespoir. »

Henri Guillemin se doute bien qu'un tel propos risque de le discréditer un plus encore auprès de ses détracteurs. Eux qui lui reprochent de tronquer les citations et de solliciter les textes, de considérer les oeuvres comme des « dépositions » humaines et de se comporter en procureur plutôt qu'en critique, de développer une conception manichéenne du monde —appuyée sur des a priori sociaux et philosophiques—, ces détracteurs, les voilà affermis dans leur jugement: Guillemin avoue qu'il a une « arrière-pensée », qu'il n'est donc pas un commentateur objectif et que ses méthodes d'éclaircissement des textes sont suspectes.

C'est parce que je suis persuadé du contraire que je me trouve face à face avec lui dans son « pavillon » de travail, quelque part en Bourgogne, à quelques kilomètres de Taizé. Je ne rencontre pas seulement le conférencier qui fait courir le grand public et qui mobilise les téléspectateurs, mais aussi un critique littéraire auquel les chercheurs universitaires d'aujourd'hui se réfèrent inévitablement lorsqu'ils traitent de l'oeuvre de Lamartine ou de Zola par exemple. Ses publications d'inédits et d'éditions critiques ont bouleversé naguère les études hugoliennes; ses travaux sur Chateaubriand (L'homme des « Mémoires d'Outre-Tombe », Gallimard) lui ont valu en 1965 le « Grand prix de la critique littéraire ». Preuves que les méthodes de travail de Guillemin ne sont pas aussi impertinentes que certains l'affirment, ou le désireraient, pour pouvoir rejeter les rectifications « gênantes » qu'il a apportées.

Pour répondre à mes questions, Henri Guillemin a délaissé le manuscrit de son prochain livre, Regards sur Péguy, dont plusieurs chapitres, très raturés, sont déjà achevés.

Réponse à des reproches répétés

Le problème que je voudrais débrouiller avec lui, avant de l'amener à préciser les préoccupations métaphysiques qu'il évoquait tout à l'heure, c'est de savoir comment il concilie —ce qui paraît très paradoxal— sa « passion de la vérité » et ses options personnelles. Et je lui rappelle le reproche fondamental que ses critiques lui font: celui de solliciter les textes en les citant imparfaitement, et de n'en retenir que ce qui va dans son sens. Il me répond, un peu irrité par cet argument qu'il a réfuté tant de fois.

« On ne peut procéder autrement que par des citations. Je citerais le paragraphe intégralement, ou la page, qu'on me reprocherait encore d'oublier le contexte.

Ces citations sont toujours, chez moi, identifiées, c'est-à-dire permettant la vérification. J'ai soin, ou je crois avoir soin toujours de ne pas apporter une citation qu'un autre texte de l'auteur contredirait. Maintenant, je reconnais qu'il m'est arrivé de faire des citations trop brèves, et, en particulier, de couper des citations d'un auteur afin de rendre sa pensée plus

nette. C'est une maladresse de ma part, parce que, dans ce cas, on peut trop facilement m'accuser de découper le texte de manière qu'il en dise plus qu'il n'en disait, et donc de le trahir. Pour cette raison, je m'applique de plus en plus — en particulier dans le livre que j'écris sur Péguy — à donner des phrases complètes. »

L'autre leitmotiv des censeurs de Guillemin — qui voudraient sans doute, comme Sartre le dit ironiquement, que le critique ne soit qu'un « gardien de cimetière » — est de récuser l'approche biographique qui se sert du texte littéraire et d'une vaste information externe (correspondances, souvenirs, etc.) pour cerner l'individu-écrivain.

« Il y a deux choses qu'il faut parfaitement distinguer: c'est l'oeuvre de l'écrivain et le comportement de l'homme. On me reprochera de m'intéresser au comportement de l'homme qui n'a aucun rapport avec son oeuvre. Il est vrai que ça n'a pas de rapport avec son oeuvre très souvent; mais je trouve, qu'étant donné ma vieille idée qu'une oeuvre littéraire est une déposition humaine, il est très intéressant de savoir comment cet homme s'est comporté dans son aventure humaine. Il y a deux choses distinctes: il y a la critique esthétique — j'en ai très peu fait —; je n'ai fait qu'un seul livre de cette sorte, qui s'appelle Claudel et son art d'écrire — et la critique dite « psychologique », l'étude de l'être humain qui était l'auteur de ces livres. Ce sont deux domaines, non pas disjoints, qui se complètent l'un l'autre. Ce sont deux choses parallèles qui se juxtaposent, qui quelquefois se superposent, mais qui ont, l'une et l'autre, le même intérêt pour le lecteur. »

Pas d'approche d'un auteur sans complicité avec lui

Faut-il rappeler que Guillemin, grâce à sa méthode, a été pour beaucoup dans la « réhabilitation » de l'oeuvre de Zola, exclu de la littérature parce que sa vision du monde déplaisait (« Son oeuvre est mauvaise et il est de ces malheureux dont on peut se dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés », disait Anatole France) ? Guillemin reconnaît la légitimité de toutes les approches critiques — encore qu'il soit perplexe face à l'analyse structurale qui postule que les oeuvres du passé ou du présent n'ont rien à nous dire, sinon qu'elles sont des oeuvres littéraires.

Si donc sa bonne foi et sa méthode d'approche ne sont pas en cause, comment se peut-il qu'au travers de ses études objectives, Guillemin prétende néanmoins laisser percer ses propres options ?

« J'ai l'habitude — sauf lorsqu'il s'agit d'inattendu, comme par exemple lorsque j'ai découvert par hasard un inédit de Benjamin Constant — de choisir des hommes avec lesquels je m'étais senti obscurément fraternel. Exemple: j'étais attiré par Hugo pour une double raison, une raison politique et une raison religieuse, parce que Victor Hugo était très orienté « à gauche » — enfin, vers la libération des opprimés, vers la lutte contre l'exploitation de l'homme par l'homme — et que, parallèlement, c'était un homme pour qui la pensée religieuse était capitale. Même chose pour Vallès. Même chose pour Tolstoï à qui je me suis intéressé, c'est évident, parce qu'il était à la fois un révolutionnaire, un homme qui n'acceptait pas l'exploitation tsariste, et, d'autre part, un homme pour qui les réalités métaphysiques comptaient énormément. Il est donc vrai que je cherche à m'approcher de ceux avec lesquels je me sens une espèce de complicité. »

Cet éclaircissement nous amène au coeur du débat. Pendant qu'Henri Guillemin ranime le feu de bois devant lequel nous sommes, je lui pose la question qui — je le sais — va le lancer dans un grand développement passionné que je n'interromprai pas: il s'agit de lui faire définir sa pensée métaphysique, cette pensée qui est sa raison d'être, et qui donne à ses exposés et à ses livres un ton d'authenticité profonde. Guillemin se rassied; il ne cessera pas de fixer les

flammes qui dansent dans la cheminée. Tandis qu'il parle dans cette pièce où il n'y a que moi et un portrait de Victor Hugo pour spectateurs, je le sens « derrière chaque mot ».

Jaurès, Robespierre, Rousseau, Tolstoï : la destination de l'homme dépasse le plan temporel

« Les arrière-pensées qui m'animent. Eh bien, vous employez ce mot sans doute parce que moi-même je l'ai utilisé dans mon livre sur Jaurès. C'était une phrase de Jaurès lui-même qui m'avait déclenché. Cette phrase, je l'ai trouvée au chapitre X de son livre sur L'armée nouvelle, écrit entre 1910 et 1911, et je me permets de la citer ici puisque je la sais par coeur: « J'ai sur le monde, si cruellement ambigu, une arrière-pensée sans laquelle la vie de l'esprit me semblerait à peine tolérable à la race humaine. » Un point. Donc, nous avons de l'aveu même de Jean Jaurès une affirmation que derrière son entreprise politique, il y a une arrière-pensée métaphysique puisqu'il s'agissait bien d'une explication du monde. Cette arrière-pensée de Jaurès, elle n'était pas difficile à définir, étant donné que lui-même avait écrit son livre *De la réalité du monde sensible* en 1892, livre dont il a dit en janvier 1910 à la Chambre: « Je n'en renie pas une syllabe et il est resté la substance même de ma pensée. » J'étais donc autorisé par Jaurès lui-même à découvrir cette arrière-pensée à laquelle il a fait allusion. D'autre part, lorsque j'ai fait ce travail sur Jaurès, j'avais déjà moi-même une autre arrière-pensée qui était qu'il n'était pas le seul à avoir une arrière-pensée politique. Prenons le cas de Robespierre. Robespierre est quelqu'un qui est critiqué, qui est haï, qui est détesté par des tas de gens, et qui, même du côté de ceux qui se prétendent ses héritiers, a un aspect de sa pensée que l'on masque le plus souvent possible, c'est-à-dire la Fête de l'Être Suprême qu'il avait organisée. Comme si on lui « pardonnait » ce côté périmé de sa pensée. Or, un homme comme Robespierre était un homme qui considérait que la modification des structures économiques et politiques d'une Cité n'avait d'intérêt que dans la mesure où elle permettait un développement de l'individu. Je n'en veux pour preuve qu'un discours dont la date m'échappe maintenant (je crois début 1794) sur les « Principes d'un gouvernement républicain » où Robespierre ose dire cette phrase qui me touche tellement: « Ce que nous voulons, c'est une organisation de la Cité où toutes les âmes s'agrandiront » — vous entendez bien. Il s'agit donc bien d'un prolongement de la réforme structurelle, de la réforme politique, de la réforme sociale en vue d'un développement de l'individu. « Où toutes les âmes s'agrandiront... » Il faut savoir qu'un homme comme Robespierre était extrêmement influencé par la pensée de Jean-Jacques Rousseau. Et, à mon sens, on ne peut comprendre *Le Contrat social* de Rousseau si on ne se réfère pas à la Profession de foi du vicaire Savoyard. Il y a un certain chapitre du *Contrat social* qui s'appelle « Le Législateur ». Ce législateur, il ne s'en explique pas; c'est un texte qui demeure obscur et volontairement réservé sous la plume de Jean-Jacques. Mais, il est facile de comprendre, quand on a lu sa Correspondance et qu'on a pénétré sa pensée, que pour lui ce législateur n'est pas autre chose que Jésus-Christ. La pensée politique et sociale de Jean-Jacques Rousseau repose sur une métaphysique, il ne cessera pas de l'exprimer depuis ses premier et deuxième Discours — deuxième discours qui porte en épigraphe un vers latin de l'auteur Perse: « Quem te Deus esse jussit, disce »; ça veut dire: « Homme, apprend ce que Dieu veut que tu sois ». Cette épigraphe à elle seule montre que Jean-Jacques Rousseau est préoccupé de la destinée de la personne humaine, qu'il veut permettre à l'homme d'accomplir sa destination, et que, dans sa pensée, cette destination dépasse le plan temporel et va jusqu'au plan spirituel et même surnaturel.

Trois exemples, trois grands penseurs — Jaurès, Robespierre et Rousseau — auxquels on pourrait adjoindre Hugo et Lamartine, ce Lamartine qui, en février 1848, alors qu'il se lance dans la politique violente écrit: « C'est la bataille de Dieu que nous entreprenons. »

De quoi s'agit-il ? Il s'agit de donner à l'être humain une vue du monde qui lui permettrait de dépasser le désespoir. Je dis bien désespoir, parce que, quand je pense à Tolstoï —autour de ses 50 ans, un homme comblé, un homme qui avait six beaux enfants, qui avait une femme qui l'aimait et qui le désirait, qui était le plus grand écrivain de son temps et qui le savait— je vois un homme sur le bord du désespoir et du suicide parce qu'il n'arrivait pas à répondre à une question qui lui paraissait fondamentale et pour laquelle il n'y avait pas de réponse: « A quoi ça sert ? Qu'est-ce que c'est que la vie ? Nous sommes condamnés à mort, mais c'est une absurdité que cette mort, étant donné que nous avons un esprit capable de concevoir des tas de choses, et puis, tout à coup, il n'y a plus rien. » Tolstoï, au terme de cette année 1878, a eu une illumination, il a cru avoir compris, et cet homme qui était désespéré a cessé de l'être. Aujourd'hui, vous le voyez, il y a des quantités de jeunes qui sont attirés vers le suicide. Le suicide des jeunes en Occident ne cesse pas de croître. Parce que —je les comprends tellement bien— on leur présente une vue du monde qui ne serait qu'une jouissance, qui ne serait qu'une utilisation de leur sexe ou de leur argent, et ils finissent forcément par un mur du fond. Je comprends très bien que notre mode de vie débouche sur l'absurdité, et c'est justement pourquoi je suis tellement attaché à la pensée métaphysique qui est la mienne, parce qu'elle seule —il me semble— est capable de délivrer la jeunesse de ce désespoir vers lequel elle va obligatoirement, forcément, foncièrement.

Il s'agit pour moi, de découvrir ce que nous sommes, ce que l'individu est dans sa substance. Et c'est là que je suis profondément d'accord avec un homme comme Jaurès qui dit: « L'humanité n'a de valeur que comme expression de l'infini »; avec Pascal qui affirme que « l'homme passe infiniment l'homme »; avec Jean-Jacques Rousseau qui croit que « notre vrai moi n'est pas tout entier en nous ».

Ma certitude fondamentale, c'est que ce qui nous constitue dans notre substance même, c'est une revendication. L'individu humain est fait d'une vibration, d'une espérance. Ce qui me frappe d'ailleurs beaucoup, c'est que les physiciens contemporains voient se modifier d'une manière extraordinaire leur conception de la matière. Autrefois, chez Epicure et chez Lucrèce, la matière, c'étaient de petits atomes, pondérables, qui avaient une densité et qui tombaient. Aujourd'hui, quand on parle de matière, on parle de plus en plus d'une section de cette matière —l'atome se décompose— et on en arrive à une espèce d'idée que la matière ne serait qu'une vibration, une énergie. Eh bien, je me demande si la personne humaine, au fond, dans sa substance, n'est pas elle-même une vibration et une énergie.

« Le surnaturel : du naturel pas encore compris »

Quand je vous parlais de la réclamation, c'est tout de même vrai que, nous tous, nous désirons quelque chose, nous sommes aspirés par quelque chose; nous voudrions ce que nous appelons dans un bredouillage: Dieu, une solidarité, amour, tendresse, bonté. Nous voulons quelque chose qui réponde à une demande de nous-même, à une espèce de mise en demeure du monde de nous satisfaire, parce que nous ne sommes pas satisfaits.

Or, pour aimer et désirer quelque chose, il faut déjà avoir une certaine connaissance, au moins un pressentiment de ce quelque chose. On ne peut pas désirer ce dont on n'a pas d'idée. Cette réclamation, elle est non seulement viscérale mais elle est en elle-même la preuve que ce quelque chose que nous désirons existe. C'est là que j'aime à citer une phrase de Lamartine, qui est dans Utopie, écrit en 1838: « Cette aspiration qui prouve une atmosphère ». De même qu'il n'y a de poumons que parce qu'il y a une atmosphère concrète, de même ce qui est le fond de nous-mêmes, cette revendication, ce cri vers quelque chose, prouve que ce quelque chose existe. Ce quelque chose, je l'appelle Dieu; Teilhard de Chardin parlait de l'Oméga; nous appelons cela aussi, dans un vocabulaire misérable, le Bien, la Solidarité, etc.

Voilà, dans mes conférences et dans mes livres, j'essaie de donner à ceux qui m'écoutent ou me lisent l'idée que la vie ne se ferme pas sur elle-même, que la mort est un transfert d'existence, que nous sommes bien autre chose qu'un carrefour de réflexes et de reflets —ce que prétendent les structuralistes. Il y a en nous un noyau qui nous permet de dire je; et ce qui nous permet de dire je, c'est le contact que nous avons avec cet infini dont nous dépendons et qui nous a créé.

La démarche d'Henri Guillemin s'apparente assez à la réflexion platonicienne. Comme Platon, en effet, il croit qu'à côté de la connaissance scientifique —qui permet de traduire la réalité en chiffres et qui est « parfaite dans sa sphère »—, il y a une autre voie de connaissance, que Pascal appelait « la connaissance du coeur » et que lui préfère appeler « la connaissance par contact ».

Pascal, Rousseau, Robespierre, Tolstoï, Jaurès (... et moi derrière) sont des gens qui disent: à l'intérieur de nous-même, il y a quelque chose qui nous dépasse; à l'intérieur de nous-même, il y a une présence de l'infini, il y a une étincelle de Dieu, il y a quelque chose qui fait que l'homme n'est pas un simple animal pensant, ni une mécanique, mais un animal connaissant. C'est peut-être ça qui pourrait lui permettre de ne pas être malheureux et de s'accomplir dans sa destination surnaturelle... Je n'aime pas trop le mot « surnaturel », parce qu'il me semble que tout est naturel. Ce qu'on appelle le surnaturel n'est que du naturel pas encore compris.

« Les héritiers du Christ l'ont trahi »

Jusqu'à présent, il ne s'est pas référé une seule fois à la religion en développant sa conviction métaphysique. Or, il ne cache pas —ni dans ses livres, ni dans ses conférences— qu'il adhère au christianisme. Est-ce que le christianisme rencontre ou complète sa vision du monde ?

Je crois en effet que ce qui s'appelle le message évangélique est une voie d'accès vers la libération de l'individu. Il en est probablement d'autres. Dans les pensées musulmanes —chez les sûfis ou chez al Hallâj par exemple—, chez des Sages bouddhiques ou tibétains. Le christianisme, loin d'être à mon sens une aliénation de la personne (comme l'avait défini Marx, qui le voyait surtout du point de vue politique, en disant: « Ça a été un opium du peuple », ce qui est parfaitement vrai) révèle à l'homme sa dimension. Il nous montre ce que nous sommes substantiellement, et tout l'empan de la créature humaine. Et ceux qui amputent l'homme de l'âme, ceux qui disent que l'âme n'est qu'un épiphénomène et qu'elle n'est rien de substantiel, ceux-là portent tort —bien entendu sans le vouloir, comme Lénine par exemple— à la possibilité humaine de réaliser un bonheur et de s'accomplir.

Le dernier livre de Guillemin, Sullivan ou la parole libératrice (Gallimard) n'a guère enthousiasmé la critique, et en particulier la critique catholique. L'étude littéraire de Jean Sullivan, prêtre-ouvrier, fait apparaître cet auteur comme un chrétien très « irrégulier » par rapport à l'Eglise. Guillemin prend-il à son compte les jugements assez tranchés de Sullivan sur l'Eglise d'aujourd'hui ?

Dans Sullivan, j'étais un interprète-complice. Je suis en effet consterné de la manière dont ceux qui se sont donnés pour les héritiers du Christ l'ont trahi, et je dirai même, le trahiront. Je pense qu'en particulier le double ou triple malheur du Christianisme a été d'être, premièrement, une religion d'Etat à partir de Théodose. Jusqu'alors, être chrétien, c'était un risque, et dès que le Christianisme est devenu une religion d'Etat, c'est devenu une carrière. Donc, trahison abominable. Deuxièmement, quand la Papauté au VIIIe siècle accepte un

territoire et que le Pape devient un chef d'Etat, c'est la seconde catastrophe du Christianisme. Je pense que l'Eglise représente encore une espérance dans la mesure où, ayant été terriblement infidèle au message chrétien, elle ne cesse pas de le propager; elle l'a gardé ce message qui la condamnait, elle ne l'a jamais annihilé. C'est pourquoi je suis reconnaissant à l'Eglise d'exister, parce que c'est par elle que j'ai appris, en dépit de toutes ses trahisons et de tous ses reniements, j'ai appris ce que c'est que le message évangélique.

Le péché originel : impensable

Mais le message évangélique a été interprété d'une façon inadmissible par la théologie du III^e siècle. Toute la théologie chrétienne repose sur l'idée du péché originel et sur le rachat, qui était indispensable, de cette humanité coupable. Le péché originel suppose l'existence d'un premier couple humain; or, vous savez parfaitement que l'ethnologie d'aujourd'hui établit le contraire de la monogénèse. Il n'est pas vrai qu'il y a eu quelque part un premier couple humain. Il y a eu, sortant des hominiens, des couples qui se dressaient debout, qui étaient l'homo erectus, et ensuite l'homo sapiens. Or, comme tout est fondé dans la théologie catholique sur l'idée de la désobéissance du premier couple, désobéissance qu'il fallait « racheter », on a construit une espèce de « western » avec un Dieu vengeur, qui va envoyer son fils sur la terre; —les hommes étaient coupables de désobéissance, ils vont maintenant être coupables d'un assassinat puisqu'ils vont tuer ce Fils, et ça va suffire pour leur libération. Ça me paraît exactement im-pen-sable. Par une mauvaise traduction d'un mot grec, les théologiens ont retenu l'idée de « rachat », là où il y avait « libération ». C'est un contresens et une aberration.

Je dis donc que nous sommes obligés aujourd'hui, nous chrétiens, si nous voulons nous rendre crédibles, de revenir à ce qui est à l'intérieur de l'Évangile. Vous n'y voyez pas une seule, mais pas une seule allusion au péché originel.

Bien sûr, dans les Évangiles qui ont été écrits sans doute vers la fin du 1^{er} siècle ou le début du 2^e, il y a des erreurs et des contresens; on relève des influences hébraïques et hellénistiques. Mais, malgré tout, il y a un tuf.

Dans les quatre évangiles qui sont mal superposables, il y a une réalité centrale qui est la même partout —à savoir que cet individu qui s'appelle Ieschoua en araméen, ce Jésus, ce personnage mystérieux, ce passant a dit: « Je vous apporte une bonne nouvelle ». Qu'est-ce que c'est que cette bonne nouvelle ? C'est que la fatalité n'existe pas, c'est que vous êtes libres, c'est que si vous choisissez une certaine option, si vous allez dans un certain sens, si vous avez un certain regard sur le monde, c'est cette vérité qui vous rendra vie. À l'intérieur de vous, il y a Dieu. Le royaume de Dieu n'est pas localisable, le royaume est au-dedans de vous.

Le message qu'a véhiculé l'Eglise est bien différent. Tellement, qu'on peut dire qu'il n'y a jamais eu de « christianisation ». Ce qu'on a appelé « chrétienté », et qui a engendré les Croisades et l'Inquisition, était surtout « une superstition et une observance sociologique ».

Le coeur de l'Eglise : Jérusalem plutôt que Rome

Par conséquent, si l'Eglise veut retrouver un peu de crédibilité, il faut qu'elle commence par demander pardon, il faut qu'elle fasse une mutation radicale, qu'elle dise: « J'ai été, moi Eglise catholique, infidèle à cette doctrine; j'ai fait toutes sortes d'erreurs, de contresens; je suis coupable de quantité de choses.

Quand les prêtres, quand Rome se décidera à dire qu'elle a été coupable, alors là on pourra commencer à y croire. Mutation radicale, ça veut dire que je voudrais immensément que le prochain pape ne soit plus un Italien, que ce soit si possible un Noir ou un Asiatique; que je

voudrais que l'on cesse cette confusion abominable entre christianisme et Rome. Rome, c'est la Rome romaine. Le christianisme s'est collé misérablement dans ce berceau romain; il a été infecté par l'esprit romain. Le Pape s'est appelé « Pontifex Maximus », ce qui était reprendre exactement le titre du grand-prêtre païen. Il y a un paganisme à l'intérieur du christianisme qui vient du fait qu'il s'est installé à Rome. Et je voudrais bien que le coeur du christianisme se rétablisse ailleurs, c'est-à-dire à Jérusalem. Je sais bien, et je sais trop bien que, si jamais un pape nouveau décidait de quitter Rome et de s'établir à Jérusalem, je suis sûr d'avance qu'il y aurait un schisme; à savoir qu'il y aurait encore les vieux qui diraient; mais non, c'était Rome, c'est là qu'est le vrai pape. Nous aurions, comme au XV^e siècle, un « grand schisme »; il y aurait le pape de Rome et le pape de Jérusalem. Tout cela m'importe peu. Peu m'importe qu'il n'y ait qu'un tout petit nombre de ces croyants, de ces chrétiens. L'important, c'est que cette lumière — enfin, ce feu — ne s'éteigne pas. Et toute mon entreprise à moi, c'est de faire que ce feu, ou ce qu'il en reste, ne meure pas.

L'espérance plus que l'indignation

En m'apprêtant à quitter Henri Guillemin, je comprends mieux l'assiduité du public à ses conférences: ses auditeurs ne viennent pas seulement à un spectacle; ils ne viennent pas non plus uniquement pour trouver une information. C'est un homme terriblement vivant qu'ils aiment rencontrer. Un homme dont l'arrière-pensée remplit, et remplira — il ne songe pas à prendre sa retraite —, toute la vie.

À Spa, en août dernier, Guillemin m'avait dit: « Je ne sais pas pourquoi des gens m'abordent après mes exposés et me demandent, très gentiment, de les conseiller dans des problèmes très personnels. » C'est lui-même qui me fournit la réponse lorsque je lui dis que je me propose de terminer mon article en reprenant une phrase de Victor Hugo: « Le devoir des lions, c'est de ne pas vieillir toutou ».

Non, non, ce n'est pas l'indignation qui domine en moi, c'est l'espérance.

Propos recueillis à La Cour des Bois, le 2 octobre 1977.

L'article a paru dans l'édition du *Soir* des dimanche 20 et lundi 21 novembre 1977

QuickTime™ et un
décompresseur TIFF (LZW)
sont requis pour visionner cette image.

LES 80 ANS D'HENRI GUILLEMIN

UN HOMME QUI PENSE A AUTRE CHOSE

C'était le 26 décembre 1982 dans la salle archi pleine du Centre Culturel d'Auderghem, Henri Guillemin avait presque achevé son exposé — « L'homme de Nazareth » — lorsqu'il ajouta, la voix chargée d'émotion: « *C'est vraisemblablement la dernière conférence que je ferai en Belgique. Je vais avoir quatre-vingts ans dans quatre mois, et je pense qu'il est bien que je m'arrête. Il faut savoir s'arrêter à temps. Je suis vieux, fatigué. Mais je crois que j'aurai pas mal fini avec ce livre (L'Affaire Jésus, Senil, 1982)* ». Les auditeurs étaient aussi émus que lui-même, et, debout, ils l'applaudirent pendant plusieurs minutes.

Il est bien rare qu'un universitaire, spécialiste de littérature et d'histoire, qui a passé plus de cinquante années de sa vie penché sur les textes et les archives, soit l'objet de pareilles manifestations d'enthousiasme et d'affection. L'explication, en l'occurrence, est pourtant simple: Henri Guillemin réussit à nous convaincre que la littérature et l'histoire sont des choses sérieuses, et il nous en parle avec passion, à l'écart des idées reçues et des tribunes « officielles », dans le langage de tous les jours.

Sa conviction fondamentale sur la littérature transparait dans son dernier livre, pareille à ce qu'elle était dans le premier, sa thèse consacrée au *Jocelyn* de Lamartine: « *Aujourd'hui encore, notait-il en 1936, les uns disent qu'il ne faut chercher dans Jocelyn, aucune intention, aucune thèse; d'autres, dont nous sommes, croient y découvrir toute une vue du monde et une réponse proposée à l'énigme du destin.* » Pour lui, la littérature est autre chose qu'un jeu innocent de sons, d'écarts et de structures, réglé par la fantaisie et le goût des écrivains et des publics: elle est un témoignage sur l'aventure humaine, individuelle et collective; une suite de « *dépositions* » sur le sens de la vie et l'organisation de la société. Impossibilité, dès lors, de se contenter de réflexions esthétiques: certes, il est intéressant de disserter sur le sentiment de la nature chez Rousseau, mais n'est-il pas plus urgent de relire *Le Contrat social* et de comprendre pourquoi Jean-Jacques a été la cible des Encyclopédistes? Oui, le style « épique » de Zola peut retenir l'attention, mais sa dénonciation de la Société du Second Empire n'est-elle pas plus essentielle?

Tout naturellement, l'Histoire, qui façonne les individus en les mettant en demeure de prendre position, s'est imposée à la réflexion d'Henri Guillemin. Lamartine, Hugo, Vallès et Zola sont partiellement inintelligibles pour qui ignore février 1848, le Coup d'Etat du 2 décembre, la Commune ou l'Affaire Dreyfus. À l'instar des œuvres littéraires, ces affrontements majeurs, dans lesquels nos devanciers se sont montrés héros ou lâches, témoignent des refus et des attentes de l'humanité. Ici non plus, Henri Guillemin ne saurait se contenter d'une description impassible.

En définissant ainsi l'enjeu de la littérature et de l'histoire, Guillemin rend vie aux textes et au passé dans lequel ils s'inscrivent. Le dialogue avec ces écrivains — qui ne semblaient pas avoir grand-chose à nous dire — se rouvre: tout à coup *Les Provinciales* de Pascal, les *Choses Vues* de Victor Hugo, les *Poésies* de Rimbaud se mettent à nous questionner; les « journées de juin » et l'assassinat de Jaurès nous interpellent et nous inquiètent.

Et le dialogue n'est passionnant que parce que Guillemin, qui le conduit, n'est pas neutre: il a une idée précise de la dignité et de la destinée humaine. Il croit que la première tâche des individus est de contribuer à l'édification d'une société juste et fraternelle. Cette

espérance qui le porte, et qui est sa raison de vivre, le rend intraitable avec ceux de ses interlocuteurs qui attendent à la fin qu'il envisage. Il n'hésite pas —lui, le croyant— à dénoncer l'Eglise officielle quand, à certaines époques, elle occulte ou trahit le Message; à juger, comme ils le méritent, Napoléon ou Pétain, coupables de s'être emparés du pouvoir pour réaliser des objectifs personnels qui aliénaient la liberté de la nation.

À l'égard de ceux qui semblent partager son idéal, Guillemin se montre tout aussi exigeant. Il scrute leurs déclarations publiques et privées, vérifie s'ils agissent en conformité avec leur philosophie. On lui a reproché son *M. de Vigny, homme d'ordre et poète*: « le soldat de l'Honneur » y prenait, preuves à l'appui, le visage d'un indicateur de la police impériale. « C'est à l'œuvre que vous devez vous intéresser, lui a-t-on dit; non à l'auteur ». Difficile, tout de même, de ne pas faire la différence entre les propos d'un pharisien et ceux d'un Jaurès qui a exposé sa vie pour défendre ses idées. Guillemin entend que l'auteur soit derrière chaque mot. Tels lui apparaissent Rousseau, Robespierre, Hugo, Vallès, Tolstoï et tant d'autres.

Cette démarche dans la quête de la vérité et les rectifications qu'elle entraîne, si elles ont les faveurs du public et de ses lecteurs, glacent les gardiens de l'ordre culturel. Il est de bon ton, dans leur compagnie, d'afficher un sourire un peu méprisant: « *démagogique, tout ça...* » Embêtant, tout de même, que les ouvrages d'histoire littéraire, que les publications d'inédits de ce Guillemin soient considérés comme fondamentaux et cités en référence par des centaines d'universitaires. Dans l'introduction de son compte-rendu de *Nationalistes et Nationaux (L'Abeille et l'Architecte)*, Flammarion, 1978), François Mitterrand le confirmait: « *Henri Guillemin, que tiennent en lisière les Académies, qu'ignorent les ondes officielles [françaises] parce qu'il écrit avec l'encre de la passion, aime confondre les idées reçues et redresser les torts de l'Histoire, nous donne un livre qui nous manquait.* » Mais, délibérément, Guillemin vit loin de Paris, des prix littéraires, des ronds de jambe et des Académies. Il ose écrire, avec Bernanos: « *Il y a des vérités qu'on ne saurait dire, ni même écrire, en habit de carnaval.* » Un homme impossible! Y croit-il donc vraiment ?

Henri Guillemin affiche la même indépendance dans le style qu'il adopte. Il a sa façon à lui de nommer le monde. Irrespectueux avec les gloires qui sonnent creux, passionnément engagé du côté des hommes qui luttent pour la fraternité et la liberté, Guillemin multiplie les mots et les expressions qui font des pieds de nez à la langue classique. Bonaparte, dit-il, est un « *gangster* » et certaines opérations de la Campagne d'Italie, un véritable « *racket* ». Parlant de Pétain et du Garde des Sceaux, il n'hésite pas à écrire: « *Le Maréchal veut sa peau* ». Une manière de voir et de faire voir la réalité qui arrache les masques, qui rend aux faux grands hommes leurs traits de héros de la Série noire, qui démystifie les mensonges de bonne compagnie.

Les voilà, les secrets de Guillemin qui font, de ses livres et de ses conférences, des événements. Ce n'est pas notre savoir seulement qu'il enrichit, c'est notre perception du monde qu'il transforme. Victor Hugo disait: « *Je suis un homme qui pense à autre chose* ». Guillemin lui ressemble. Ceux qui ont la chance de l'avoir rencontré hors de ses livres et hors de la scène savent qu'il est pareil dans la vie: même exigence et même chaleur, même langage et même espérance.

Il vient d'avoir quatre-vingts ans. Qu'il sache, là-bas, à Neuchâtel, que tous ses amis belges voudraient à cette occasion pouvoir lui serrer la main et lui dire, de tout cœur, merci.

10 1x85

(des vieux fuy

Parait que vous avez dit à la chair
certain Liekebaer que vous vous
étonniez de ces inconnues:

"Je n'ai pas de travail
dans ce pays, mais j'ai été
à Bruxelles!"

donc: 6.10.25 min. 11-12.
les conférences? Rien dans les heures!
Si, à 82 ans...

Explication bien simple: R.T.C. m'a engagé

(par bousinage). Les quotas d'Europe me
étaient en Suisse ou en France. J'étais
dans un bateau (voyage) - Alors

Si à Belje j'ai pu toutes conférences

[+ de 200!] parce j'ai décidé que

je n'y retournerai plus, ayant fait

une diète "à plein", Oublieusement,

à Bruxelles. (J'ai vu mes 10 jours

recommencer au top d'âge!)

clac!

Aimerai nouvelle de vous. ^{me suis moi}
^{depuis un attachant}
vz 146

HENRI GUILLEMIN FACE A DE GAULLE : FASCINE MAIS PAS SEDUIT...

L'imagerie populaire ou certaines idéologies politiques imposent à l'Histoire des travestissements souvent durables, et d'autant plus durables qu'il est sacrilège (ou du moins « *mal élevé* ») de prétendre les ôter. En 1840, Lamartine se voit fortement contesté à la Chambre des Députés, lorsque, parlant de Napoléon dont on va ramener cette année-là les cendres à Paris, il ose dire: « *J'ai compris pour la première fois ce que valaient la pensée et la parole libre en vivant sous ce régime de silence et de volonté unique dont les hommes d'aujourd'hui ne voient que l'éclat, mais dont le peuple et nous, nous sentions la pesanteur.* »

En publiant *Le Général clair-obscur*, Henri Guillemin prend un risque du même ordre: le portrait de Charles de Gaulle, qu'il propose dans cet essai, s'écarte *beaucoup* de l'hagiographie. Le choix des points de vue et les sources utilisées expliquent largement les divergences. En effet, si les fabricants de mythes ont pour habitude d'isoler les *faits héroïques*, Henri Guillemin, lui, délibérément, réinsère ces faits dans la trajectoire gaullienne: le 18 juin 1940 cesse ainsi d'être une image d'Epinal et apparaît comme une des étapes de l'ascension du général vers le pouvoir. D'autre part, Guillemin ne retient pas uniquement les propos publics de de Gaulle ou ceux de ses inconditionnels; il préfère, chaque fois que cela est possible, les nuancer par des documents plus fiables, comme les *Lettres, Notes et Carnets* privés de de Gaulle (partiellement publiés à ce jour par son fils), et sur des révélations plus critiques, comme les souvenirs de Claude Mauriac qui fut le secrétaire du général, ou les ouvrages de Tournoux et de Flohic, etc. À la fin du *Général clair-obscur*, le lecteur trouvera quelque sept cents notes et références qui éclairent les citations. C'est dire que le contradicteur aura affaire à forte partie et que, de la première ligne à la postface, il trouvera Henri Guillemin, fidèle à lui-même, soulignant et montrant du doigt, les aveux qui se dissimulent dans telle phrase, à première vue, anodine.

L'essai comprend trois grandes parties. Dans la première, l'auteur examine trois phases essentielles de la carrière du général: ses « débuts » jusqu'en 1946, son retour au pouvoir en mai 1958 et sa chute en avril 1969. Dans les deux autres, il s'attache à cerner successivement la personnalité du de Gaulle de l'Histoire et celle de l'homme Charles de Gaulle. Impossible de rendre compte en détail de cette réécriture. Simplement, quelques éclairages significatifs.

Pour Henri Guillemin, il est incontestable qu'en juin 1940, le général ne se borne pas à refuser l'armistice, mais « *qu'il se jette en même temps à la conquête (politique) de la France* ». Depuis la fin de la Grande Guerre, en effet, le jeune sous-officier de Gaulle a « *l'ambition de tatouer son nom sur l'Histoire* ». Pas question pour lui de végéter de garnison en promotion: il a bénéficié du soutien, efficace, du maréchal Pétain. Les livres qu'il a publiés par la suite lui ont donné de l'assurance et une notoriété certaine. Paul Reynaud, séduit par les thèses de *Vers l'armée de métier*, fera faire au général (à titre temporaire), le 6 juin 1940, un pas décisif vers le pouvoir en le nommant sous-secrétaire d'Etat à la Défense. Cette qualité facilite les débuts de de Gaulle à Londres. Là, l'ambitieux commence par cacher ses véritables desseins. En 1943 encore, il déclare à l'intention des Américains qui ne l'aiment pas: « *Dès la libération obtenue, je disparaîtrai de la scène, retournant à la vie privée* ». Mais, parallèlement, il s'arrange pour écarter les concurrents potentiels; ceux de la Résistance, en particulier, en se faisant reconnaître, grâce à Jean Moulin, pour chef unique. En 1944, il presse les Alliés de permettre que la 2e DB soit le premier groupe armé à « occuper » Paris, quasi évacué par les Allemands; ainsi, il apparaîtra comme le

Libérateur, et, en même temps —quand il aura réussi à désarmer les sections des Résistants du parti communiste—, comme le gardien de l'ordre républicain contre le « péril totalitaire » (inexistant). Son objectif est atteint: pendant près de 16 mois, de Gaulle exerce une sorte de monarchie absolue. Il n'y renonce qu'après les élections de 1946 qui ne lui sont pas favorables.

Pas de doute non plus —et ceci confirme cela— qu'en mai 1958, de Gaulle, pour revenir au pouvoir après douze années d'exil intérieur, a mené une double politique. Dès avant le 13 mai, il se présente aux généraux d'Alger comme le recours qu'ils doivent appeler, fût-ce en intimidant le gouvernement; en même temps, il s'efforce de passer aux yeux de la nation pour le dernier rempart à un coup d'Etat militaire. Henri Guillemin rapporte jour par jour les contacts secrets du général avec les militaires d'Alger qui mettent au point l'opération « Résurrection » sur Paris; et il note que, le 29 mai, au moment précis où le Président Coty prie enfin l'Assemblée nationale d'investir de Gaulle en qualité de Président du Conseil, l'ordre de stopper l'opération aéroportée, en cours d'exécution, est donné. de Gaulle a fait son 2 Décembre, sans aller jusqu'à utiliser les moyens du 2 Décembre auxquels il répugnait.

C'est dans la séquence suivante —de toutes, la plus longue— qu'Henri Guillemin semble, un moment, très proche de de Gaulle, ou du moins d'une réforme politique que le général appelait une révolution et qu'il n'a cessé de caresser des années 40 jusqu'à sa dernière journée de présidence: la transformation radicale des rapports entre le capital et le travail par la participation. En 1944 et 1945, de Gaulle a engagé le processus par des nationalisations et par la création des premiers conseils d'entreprise. Mais, la droite, sur laquelle il compte pour se remettre en selle, a renâclé et de Gaulle s'est fait plus discret sur ses intentions en la matière. En 1958, et pendant son premier mandat présidentiel, le général est entouré d'une sorte de conseil suprême de la bourgeoisie. Ce ne sont pas MM. Pinay, Baumgartner, Rueff ou Pompidou qui accepteraient de le seconder. Au cours de son second mandat, au printemps 1967, de Gaulle risque une ordonnance qui prescrit l'intéressement des travailleurs. Le Premier ministre Georges Pompidou, ancien directeur de la banque Rothschild, fronce les sourcils qu'il a épais, et Giscard d'Estaing, indispensable appoint de la majorité avec ses Républicains indépendants, est plus que réticent. Nouvelle temporisation obligée jusqu'en mai 68. De ce mois-là, on ne retient souvent que la mise en scène de Baden-Baden et le discours musclé du 30 mai, qui ont incontestablement déterminé la victoire écrasante des gaullistes un mois plus tard. Selon Henri Guillemin, l'événement capital, c'est l'allocution du 24 mai dans laquelle de Gaulle proposait aux Français le referendum sur la participation. Dès cet instant, ses « amis » politiques se détournent de lui. Le XVI^e arrondissement fait chorus avec Raymond Aron et tous les nantis: « de Gaulle n'existe plus. Il est le seul à ne pas le savoir. » Pompidou, mis au rancart, piaffe d'impatience pour prendre sa succession. Et de Gaulle persiste. Le 27 avril 1969, il offre enfin l'occasion à la droite et aux giscardiens de lui donner le coup de pied de l'âne: désavoué par le referendum, de Gaulle démissionne; le 29 avril, le rassurant M. Pompidou —qui lui ne rêve pas de « soviétisation »— pose sa candidature à l'Elysée.

On sait l'estime d'Henri Guillemin pour les hommes qui, à l'instar d'Hugo, Zola ou Jaurès, se sont battus et ont pris des risques pour qu'advienne une société qui respecte la justice et la dignité de chacun. Pourtant, en dépit des tentatives sérieuses que de Gaulle a faites pour raboter les privilèges brutaux du capital, beaucoup de choses empêchent l'essayiste d'être enthousiaste, —et en particulier, un doute sur les motivations de de Gaulle. Non pas sur ses sentiments démocratiques: « Ce monarque, dit-il, s'est plié au jeu de la démocratie avec une entière loyauté. » Mais sur la vérité de son altruisme dans l'exercice de ses fonctions. de Gaulle a tant de fois manifesté son mépris des politiciens (« les *politi-chiens* »), des militaires (« tous des cons! ») et même des Français (« les Français sont des veaux »)! Il entendait traiter ses compatriotes « d'après

les services qu'il attendait d'eux ». Pragmatisme froid qui transparait également dans les procédés auxquels il recourt lorsqu'il est au pouvoir: double langage (« *Je vous ai compris* »), chantage à la démission, affabulations sur le péril communiste pour obtenir le soutien des « honnêtes gens » terrorisés... Dans *Le Fil de l'Épée* (1932), de Gaulle avait tracé un bref portrait du chef: « *L'homme d'action ne se conçoit pas, écrivait-il, sans une forte dose d'égoïsme, de dureté et de ruse* ». Ce modèle, il l'a réalisé comme le comédien de Diderot, sans être jamais dupe de la geste qu'il mettait en scène. Il savait bien que la grandeur de la France, qu'il évoquait sans cesse avec les accents d'un Burgrave hugolien, était révolue depuis la perte de l'Empire et l'affirmation des super-puissances. En dépit de cela, dit Henri Guillemin, « *de Gaulle jouait, à l'Elysée, une espèce de comédie pathétique, quelque chose comme une longue représentation d'adieu, bien plutôt même une commémoration posthume, mais qui faisait semblant de ne pas le savoir, et que le monde regardait, médusé* ».

L'homme privé, « *le pauvre homme* », comme disait le général lui-même, se laisse moins aisément déchiffrer. Guillemin entrevoit un être totalement désintéressé, qui savait être tendre et cordial pour les siens, —voire sensible à la douleur des autres; un individu physiquement courageux; un père profondément triste auprès de sa petite fille mongolienne. Un solitaire aussi, qui avait peu d'amis, et qui n'était pas seulement athée en ce qui concerne la métaphysique.

Clair-obscur: l'adjectif retenu dans le titre de l'essai désigne certes la part d'inconnu que l'Histoire n'a pas encore dissipée; il indique surtout le malaise d'Henri Guillemin face à un homme qui le fascine, mais qu'il ne peut se résoudre à aimer.

Paru dans le *Bulletin d'information du CEP* (Cercle d'Education Populaire) de juillet 1984 et dans *Le Journal des Procès* du 7 septembre 1984